

Exhumation

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

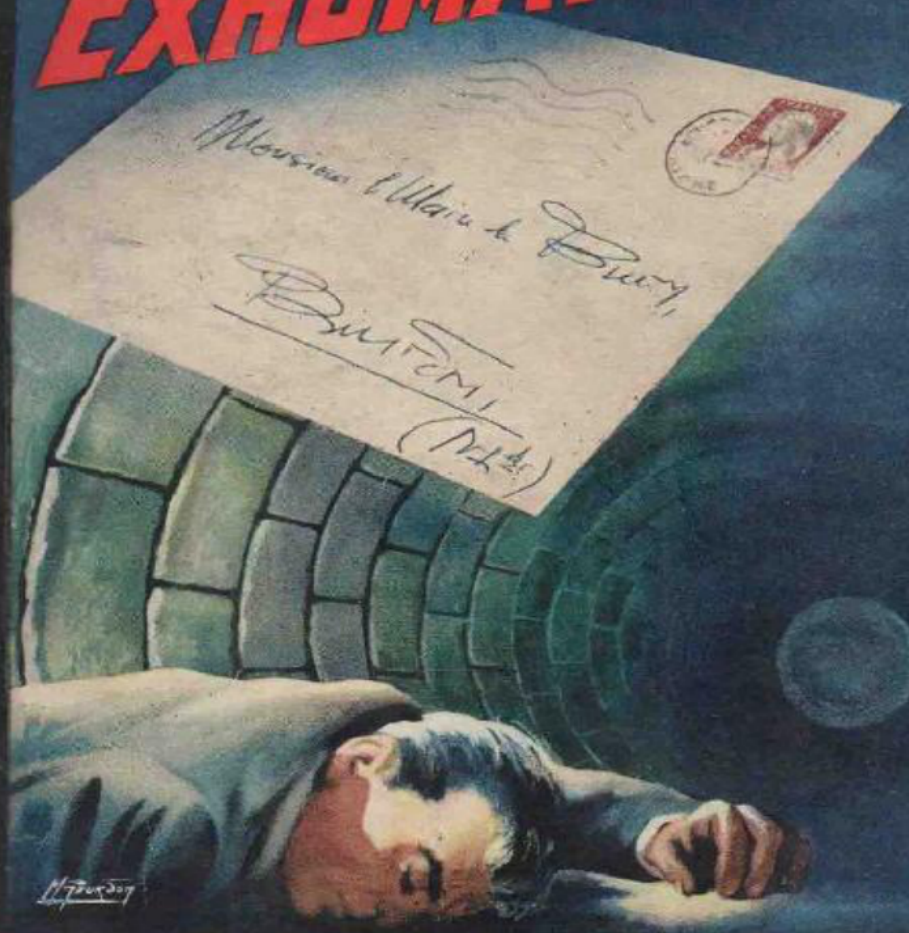
LANZAROTE
Caliente.COM

G.J.
ARNAUD

G.J. ARNAUD

EXHUMATION

EXHUMATION



350

• SPECIAL POLICE •

Editions
FLEUVE NOIR

Editions
"FLEUVE NOIR"

EXHUMATION

G.-J. ARNAUD

EXHUMATION

ROMAN SPÉCIAL-POLICE
ÉDITIONS FLEUVE NOIR

69, Bld Saint-Marcel – PARIS XIII^e
© 1963 « Éditions Fleuve Noir », Paris

Deux villages servent de cadre à cette histoire. L'un n'est désigné que par la lettre G... ; l'autre, Chaleins, existe vraiment.

G... fait partie du passé des personnages. C'est un lieu assez flou dans leur souvenir. Chaleins est un village paisible qui n'a certainement jamais connu de tels drames. D'ailleurs, le bureau de poste n'y existe pas et il doit se contenter d'une cabine téléphonique.

Ces indications suffisent pour préciser que toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels serait fortuite.

G..., le 18 septembre 196...

Monsieur le maire de G... (Vaucluse)

Confidentiel.

Monsieur le maire,

Voilà plusieurs jours que j'hésite. Pourtant il faut que ma lettre vous parvienne. Notre village est si tranquille, si endormi dans sa routine, que le temps qui s'écoule est notre pire ennemi.

Il y aura bientôt deux mois qu'elles sont parties et personne, même ceux qui ont quelques doutes, ne cherche à en savoir davantage.

De qui s'agit-il ?

DES DAMES BARRIÈRE.

Celles de la poste, oui. Combien de questions sans réponses à leur sujet ! Cherchez, monsieur le maire. Vous finirez par vous laisser prendre par la curiosité.

Un(e) administré(e) inquiet(e)

CHAPITRE PREMIER

Le timbre du bureau tinta. À l'ampleur des vibrations, M^{me} Alice Barrière imagina un homme plein d'énergie ou une femme en colère. De sa petite main rose elle écarta le rideau qui lui masquait ce qui se passait dans la partie réservée au public.

Elle eut une grimace dédaigneuse en reconnaissant un gros fermier de l'endroit, mais son œil d'un bleu terne s'aviva en apercevant les liasses que les doigts épais, couleur de glaise, poussaient vers sa fille.

Denise compta les liasses l'une après l'autre, tandis que le paysan, le visage inquiet, regardait autour de lui, arrêtant son regard pesant sur la porte vitrée derrière laquelle M^{me} Barrière était tapie. Cette dernière frissonna, mais ne bougea pas d'un centimètre comme si sa vie en dépendait.

Sa fille faisait glisser les bons P & T. en direction de l'homme. Il grommela quelque chose. Denise répondit tranquillement. Sa mère haussa les épaules. Le Bressan roula ses obligations, les cacha à l'intérieur de sa veste en velours côtelé. M^{me} Barrière pensa qu'il fallait avoir quelque chose à cacher pour porter ce vêtement par trente degrés à l'ombre.

Quand le bureau fut vide elle se pencha en avant, ouvrit la porte vitrée.

— Combien ?

Denise sursauta, comme si elle n'avait pas l'habitude de cette face ronde à la peau lisse, de ces yeux faussement mornes.

— Cinq cent mille.

— Oh !

Sa fille se mordit les lèvres trop tard. Sa réplique fusait encore :

— Ne t'illusionne pas. Il est marié avec cinq enfants.

M^{me} Barrière négligea l'insolence.

— En Bresse ils sont tous riches ces paysans. Beaucoup plus qu'en Vaucluse, du moins là où nous étions avant...

— Maman !

Le visage de Denise était douloureux. Sa mère détourna le regard. Pour se donner une contenance elle se leva, tapota le devant de sa robe et se glissa dans le bureau. Le tissu léger la boudinait horriblement. Elle mangeait trop, ne bougeait pratiquement pas, et de ses yeux mièvres qui la faisaient passer pour inoffensive, elle dévorait

les gens et les événements, s'en gorgeait comme d'une seconde nourriture.

Elle appuya ses bras roses sur le comptoir et se mit à rire doucement.

— Nous sommes très bien ici, hein, fille ?

Denise se tourna vers la fenêtre. Trois barreaux rouillés découpaient la place en quatre parties. Complètement à droite la jeune fille distinguait le monument aux morts, la face consacrée aux tués de 1914-1918. Un platane occupait ensuite le second cadre. Le reste était sans intérêt. Des hangars sans ouvertures. L'église, invisible, était derrière le monument aux morts. Le dimanche et pour les enterrements tout le pays défilait sous les fenêtres de la petite poste. Ces jours-là, M^{me} Barrière se goinfrait. Sa face s'illuminait et ses lèvres ourlées luisaient comme après un bon repas.

— Tu verras. Je suis sûre qu'ici...

Elle n'achevait pas, mais Denise devinait la suite. Sa mère espérait tout simplement qu'un bon gros paysan plein de sous la demanderait en mariage, et installerait sa belle-mère à la meilleure place du foyer.

— À la campagne, disait-elle souvent, les gens gardent leurs vieux. Même quand ils sont complètement gâteux et qu'ils font sous eux.

Pourtant elle détestait les gens de la terre, mais elle se méfiait encore plus de ceux de la ville. Eux se débarrassaient de leurs parents en les envoyant dans des hospices.

La hantise de M^{me} Barrière, c'était sa vieillesse proche. Elle n'avait pas de revenus et dépendait entièrement de sa fille. Matériellement, car, en fait, Denise avait l'impression d'être maniée comme une marionnette. Parfois les fils étaient si gros qu'elle éclatait. Rarement depuis qu'elles avaient quitté le Vaucluse.

Denise se penchait sur ses comptes, cherchant un moyen de se débarrasser de sa mère.

— Veux-tu nous préparer du café ?

— Bonne idée ! Avec du lait. Il est si bon ici.

Elle trouvait tout parfait dans ce village. Elle était heureuse d'avoir franchi plusieurs centaines de kilomètres. Sa fille la soupçonnait même d'être soulagée. Denise n'avait aucune opinion sur la localité et sur le pays. Elle ne regrettait rien. La présence constante de sa mère lui ôtait ses souvenirs les uns après les autres. M^{me} Barrière savait les user jusqu'à les rendre creux et vains. D'habiles réminiscences estropiées, des « tu te souviens ? » apitoyés, des comparaisons subtiles effiloçaient les faits, ne leur laissaient aucune consistance.

Denise avait aimé un homme dans ce petit village de Vaucluse. L'homme avait disparu un beau jour, et c'était M^{me} Barrière qui était la cause de cette fuite. Pietro, c'était son prénom, ne l'aurait jamais

supportée à son foyer. De plus il était pauvre et indigne de sa fille. Indigne des sacrifices qu'elle avait faits pour Denise, ces fameux sacrifices des parents abusifs. En fait, elle avait hâtivement sacrifié sa fille une fois que cette dernière, munie du brevet élémentaire, avait été en mesure de gagner leur vie. Depuis l'âge de seize ans Denise travaillait.

— Beaucoup de lait ? cria M^{me} Barrière de la cuisine.

Elle détestait cette pièce qui donnait sur un chemin creux où jamais personne ne passait.

— Oui, répondit machinalement sa fille.

M^{me} Barrière avait un talent propre, unique en son genre. Lorsqu'elle voulait se débarrasser d'un intrus elle commençait par l'horripiler, puis par lui faire purement et simplement horreur.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un tracteur.

Il traversait la place. M^{me} Barrière avait craint une seconde de manquer un événement beaucoup plus marquant. Précédée par un bruit de tasses, elle pénétra dans le bureau.

— Il vaudrait mieux que nous le prenions derrière. Si un inspecteur arrivait.

— Penses-tu, pour une petite tasse de café au lait ! On lui en offrirait une.

Du doigt elle désigna une tache brune sur la peinture beige du bureau.

— Et puis il faudrait lui parler de ça. C'est un peu sale ici.

Denise buvait, les yeux sur la fenêtre. Une 2 CV essoufflée venait vers le bureau de poste.

— Qui ?

La grosse femme se penchait, puis claquait ses lèvres de mécontentement.

— Lui encore.

— Emporte ça.

— Un simple chiffonnier. Déjà beau qu'on l'accepte dans un lieu public sans l'épouiller avant.

Denise se retint. Edmond Clerici n'était ni sale ni grossier. Il avait la gueule un peu noire des Latins, illuminée par des yeux d'un brun clair très chaud. Il souriait toujours et glissait des rires complices dans ses phrases.

M^{me} Barrière traîna pour quitter la pièce et laissa la porte vitrée entrouverte.

— Bonsoir, jeune fille.

Il s'accouda, laissant pendre de grandes mains pleines de cambouis. Quelque chose de noir tomba sur le registre des timbres.

Denise souriait.

— Viens d'acheter la vieille bétailière du père Hochin. Quel boulot ! On peut téléphoner ?

— Bien sûr.

— La caisse est déjà vendue à un fermier. Comme cabane dans un pré. Je vais lui demander s'il est toujours d'accord.

La communication finie il sortit un vieux paquet de cigarettes et en alluma une.

— Je vous dois ?

Il paya avec un billet de mille.

— On va boire une bière au coin ?

Stupéfaite elle releva la tête. Ses cheveux coupés court arrondissaient encore son visage. Sans transition Edmond Clerici déclara :

— Vous avez l'air bigrement jeune. Pas vingt ans, hein ?

— Je...

— Alors cette bière ?

— Non, merci.

Clerici inversa son pouce vers la porte vitrée.

— Maman a défendu la chose ? Pourtant, avec cette chaleur. Et puis vous allez bientôt fermer. L'ancien préposé venait toujours, lui.

Doucement elle attira la chose noire tombée de ses mains. C'était un bout de ferraille rouillée. De son crayon elle le fit passer sur une feuille blanche.

— C'était un homme.

— Justement. C'était barbe ! Il ne buvait que du rouge et du matin au soir. Ça empestait la vinasse ici dedans.

Il se redressa et huma l'air d'un sourire espiègle.

— Maintenant, c'est différent.

Laissant tomber sourire et paroles à la fois :

— Ça sent le café au lait de maman.

Tapie dans l'ombre de la cuisine elle retenait chaque mot sans frémir. Mais elle tâtait mentalement son homme, essayait de deviner les intentions.

— Mais vous, vous sentez bon. Très bon même.

Tout bas :

— C'est ça la différence. On a changé de receveur, mais on y a gagné.

Plus haut :

— Alors pas de bière ?

— Non, merci.

— Et si je vous l'apporte ? Chiche que je traverse tout le pays un plateau à la main.

Les yeux roux de Denise supplièrent.

— Non ? Vous avez peur que l'inspecteur l'apprenne ?

M^{me} Barrière jugea que le moment d'intervenir approchait. Cette pauvre enfant n'avait aucune chance avec des hommes pareils. Ils parlaient trop vite et trop bien. Et cette gourde n'avait plus alors que quelques monosyllabes à sa disposition.

Elle glissa vers la porte et s'immobilisa.

— Ça sent l'huile de vidange, dit-elle doucement en flairant l'air de son nez grassouillet.

Clerici lui coula un regard sans consistance.

— Denise, tu n'aimes pas la bière.

Le ferrailleur se redressa, et pour offusquer la grosse femme remonta la ceinture de son blue-jean.

— Tiens ! bonjour, m'ame ! Vous n'avez pas quelques peaux de lapin à vendre ? Quelques vieille pattes (1) ? On a toujours quelques saloperies à liquider.

Rien de comparable avec Pietro, l'ouvrier agricole dont Denise s'était amourachée. Pietro haïssait sourdement, la main sur son couteau de poche. Ce Clerici balançait ses phrases nonchalamment avant de les assener comme des gifles. M^{me} Barrière recula un tantinet.

— Tu fermes, Denise ?

— Encore dix minutes, maman.

Clerici éclata de rire :

— Puis on va se jeter un demi. Promis ?

Denise encerclait le petit bout de ferraille d'un étrange dessin.

— Non. Excusez-moi.

Edmond laissa pendre sa cigarette, hocha légèrement la tête. Il tapota doucement le comptoir.

— Vous faites pas de souci. Je comprends.

Il se dirigea vers la sortie, se retourna avec un sourire gentil.

— Sans rancune. La prochaine fois peut-être.

Denise lui rendit son sourire.

La 2 CV oscilla comiquement au démarrage et se pencha à l'oblique en disparaissant au coin de la route. Denise sentit un petit rire lui chatouiller agréablement la gorge, mais ses lèvres avaient repris leur sérieux.

— Quelle horreur, ce bonhomme ! murmura M^{me} Barrière depuis son trou d'ombre.

Sa fille baissa la tête vers le morceau de ferraille rouillée.

— Je me demande comment les gens du pays le supportent.

Elle n'y put tenir.

— Il gagne beaucoup d'argent.

M^{me} Barrière pouffa :

— Qui ? lui ?

— Oui. Seulement il aime le dépenser. Il est normal lui, il n'a pas que des vaches dans la tête. Comme tous ces paysans étriqués.

Sa mère souffla bruyamment dans son dos. Denise se leva et claqua un registre ouvert.

— Je sors, je vais faire des commissions.

— Tu vas prendre cette bière, hein ?

— Pourquoi pas ?

M^{me} Barrière entra dans le bureau.

— Écoute, si tu fais ça...

— Oui ?

— Tu sais.

Denise referma la fenêtre.

— Tu iras le trouver pour lui dire que j'étais enceinte d'un ouvrier agricole italien et que je me suis fait avorter ? C'est ça ?

Sa mère penchait la tête d'un air peiné.

— Fille, voyons...

— Pour une bière ? Tu le ferais ? Pour rien, quoi !

M^{me} Barrière sortit son mouchoir et s'essuya les yeux. En fait c'était la transpiration qui ruisselait de ses sourcils qui la faisait pleurer.

— Tout ce que tu m'as fait voir, murmura-t-elle. Tout ça... C'est terrible.

— Non. Je préférerais que cet enfant soit là. Ce serait plus franc au moins. Les gens jaserait, mais ce serait sans importance.

— Tu es folle. Ils ne t'auraient pas gardée.

— Tu sais bien que si. J'aurais pu aller dans une grande ville.

M^{me} Barrière se reprit.

— N'empêche qu'il a filé, l'autre.

— Oui.

La voix de la jeune fille était calme. Elle réfléchissait.

— Il a eu peur de ses responsabilités.

— Non. C'est de toi qu'il a eu peur.

De nouveau la grosse femme pouffa.

— De moi, pauvre femme ? Tu divagues.

Sa fille la regarda gravement.

— Si, maman. Il a eu peur d'être obligé de te tuer un jour. Et malgré tout son amour, un homme ne peut se résoudre à devenir un assassin.

Le petit rire nerveux de sa mère ne l'irritait même plus. M^{me} Barrière essuya de nouveau ses yeux, voulant signifier cette fois que c'étaient des larmes d'hilarité qui en coulaient.

— Pauvre fille ! Tu es si étrange, parfois.

— Si je pouvais l'être constamment, soupira Denise en allant

fermer le verrou de la porte du public.

— Que veux-tu dire ?

Comme Denise ne répondait pas elle lui agrippa le bras.

— Dis donc, tu ne vas pas recommencer avec ce Clerici ? Encore un Italien !

CHAPITRE II

À l'heure de la messe ou des vêpres, M^{me} Barrière attendait que tout le village ait défilé sous ses fenêtres, avant de se glisser à son tour dans l'église avec beaucoup d'humilité. Elle restait au fond, et s'en allait quelques secondes avant la fin. Le spectacle était beaucoup plus passionnant une fois l'office terminé. Des groupes stationnaient sur la place et elle pouvait les détailler de façon satisfaisante.

Denise n'allait jamais à l'église, au grand désespoir de sa mère qui s'était rendu compte de la maladresse d'une telle attitude dans ce pays. Ars n'était qu'à quelques kilomètres de là, et la religion occupait encore une place de choix chez ces paysans.

La jeune fille quitta la poste à l'heure des vêpres, par le chemin creux qui longeait l'arrière de la maison. Elle avait sa bicyclette à la main et attendit d'être sur la route pour y monter. Elle prit la direction de St-Trivier.

Elle pédala rapidement comme si elle avait un but déterminé. Elle ne rencontra que de vieilles personnes qui ne venaient jamais à la poste et ne la connaissaient pas.

C'était juste après le pont sur la rivière, à un kilomètre du village. Il y avait des tas de tôles provenant d'automobiles accidentées. Clerici occupait une vieille ferme en pisé dont il avait rendu habitable une partie seulement. Le reste croulait lentement en ruine terreuse d'où émergeait, comme d'une mer de boue figée, une poutre pourrie ou l'encadrement disloqué d'une fenêtre.

La jeune fille ralentit, et les joues en feu examina le dépôt. Tout ce qui provenait de la destruction de véhicules occupait le long de la route et le bord du ruisseau. Il y avait d'autres entassements de ferrailles diverses, et dans un coin une dizaine de baignoires de toutes formes. En zinc, émaillées, montées sur des pattes grotesques ou posées sur leur ventre rebondi. Elle sourit sans savoir exactement pourquoi, descendit de bicyclette.

Le portail en bois était largement ouvert et elle pénétra dans le dépôt. Elle s'arrêta devant les baignoires et sourit une nouvelle fois. Elle se demandait ce que Clerici pouvait bien en faire. Elles n'étaient pas mélangées à la ferraille ordinaire, comme les vieilles cuisinières et les sommiers essoufflés.

La maison d'habitation, à la mode du pays, n'avait qu'un rez-de-chaussée. Le toit descendait très bas en auvent. C'était là-dessous que

les fermiers faisaient sécher les épis de maïs en grosses grappes. Clerici avait remplacé le chaume du toit par des tuiles rondes. Les fenêtres et la porte étaient peintes en vert, le pisé recouvert d'une couche de chaux. L'ensemble était coquet, accueillant.

Un petit enfant sortit sur le pas de la porte et Denise, interloquée, s'immobilisa.

— M'man, quelqu'un !

Elle pivotait déjà sur ses talons lorsque la jeune femme apparut. C'était une fille très brune à la peau bronzée, le corps charnu.

— Mademoiselle ?

Denise était complètement décontenancée, et la jeune femme là regardait avec un sourire moqueur sur sa bouche large et rouge.

— Que désirez-vous ?

Elle avait préparé une explication bien avant de quitter le village.

— Je cherche une vieille lampe à pétrole pour faire une suspension électrique... J'ai pensé que M. Clerici... Je l'ai vu hier à la poste et...

La jeune femme souriait avec gentillesse, toujours légèrement ironique.

— Vous lui en avez parlé ?

— Non... C'est ensuite que j'ai pensé...

L'enfant s'enfonçait dans le creux de sa jupe qui remontait le long de jambes fort belles. Denise avait envie de courir en poussant sa bicyclette vers la route. Envie aussi de pleurer.

— Je reviendrai... Ou j'en parlerai à M. Clerici.

— Il n'est pas là, mais en principe il ne devrait pas tarder. Je dois partir à cinq heures.

Elle désigna la bicyclette :

— Si vous voulez la déposer contre le mur et venir regarder dans les cuivres ? À vrai dire, il n'y a pas grand-chose et je n'ai pas vu de lampe, il me semble.

D'un air entendu :

— Vous comprenez, le cuivre, ça se vend bien, comme le plomb, et il n'attend pas d'en avoir des quintaux pour le liquider.

Les métaux non ferreux étaient dans une petite cabane fermée avec un cadenas. La jeune femme alla chercher la clé. L'enfant et Denise restèrent face à face.

C'était un petit garçon de trois ans environ. Il était brun avec des cheveux bouclés coupés court, une figure ronde aux grands yeux câlins. Un pli d'anxiété creusait son front, juste au-dessus du nez. Il ressemblait à Edmond Clerici de façon frappante. Une émotion la prit à la gorge. Elle l'aurait difficilement expliquée.

— Voilà, dit la jeune femme.

Parmi les objets en cuivre il y avait de vieilles bouilloires, une bassinoire avec un long manche en bois noir.

— Je crois que ces objets-là sont réservés pour un antiquaire de Bourg.

Denise prit l'anse d'un petit chaudron dont l'extérieur était recouvert d'une épaisse couche de suie.

— C'est joli.

— Je ne sais pas le prix. Si vous voulez attendre mon frère.

La jeune fille se tourna vivement vers elle.

— Votre frère ?

— Oui, Edmond. Oh !...

Elle se mit à rire.

— Vous aviez pensé que j'étais sa femme ? Non, sa sœur seulement. Je viens le dimanche lui faire un peu de ménage, laver son linge. Mon frère n'est pas marié.

Se redressant avec défi :

— Moi non plus, d'ailleurs.

Elle posa sa main sur la tête de l'enfant. Comme pour montrer l'absence d'alliance.

— Je travaille à Villefranche-sur-Saône dans la confection. Une voisine me garde Serge.

En apprenant que cette femme était la sœur de Clerici, une grande joie s'était emparée de Denise. Mais presque aussitôt elle s'effritait. La mère de Serge avait eu le courage qu'elle-même n'avait pas su trouver.

— Vous êtes la postière ?

Denise tressaillit.

— Oui.

— Mon frère m'a parlé de vous.

Elle baissa les yeux vers les autres objets, ramassa une bouilloire.

— Il n'y a pas de lampes.

— Mon frère vous en procurera une si vous y tenez vraiment.

La jeune femme devinait que ce n'avait été qu'un prétexte pour venir jusque-là. Mais Denise n'éprouvait aucune gêne à être ainsi percée à jour.

— Votre frère va revenir ?

— Oui, venez jusqu'à la maison.

La grande cuisine était meublée à la bressane, avec une longue table cirée, des bancs et une grande armoire en merisier. Dans un angle une haute cheminée en pierre attira le regard de Denise.

— C'est Edmond qui l'a construite tout seul, et je vous jure qu'il n'y a jamais de fumée dans la pièce.

D'énormes chenets en fer forgé soutenaient de grosses bûches entassées.

— À côté il a sa chambre et le cabinet de toilette. Au printemps il réparera le reste. Mais seul il a beaucoup à faire vous comprenez ?

Denise hochait la tête puis se décida :

— Vous préférez habiter la ville ?

— Oui.

La jeune femme eut un sourire en coin :

— Je ne veux pas l'empêcher de se marier. Si je restais ici c'est ce qui pourrait arriver. À la campagne ce n'est pas rare. Ma présence ferait fuir les postulantes.

Elle secoua ses cheveux.

— Et puis je dois travailler pour élever Serge.

Le moteur de la 2 CV s'emballa dans la cour. Denise le reconnut tout de suite et fut prise d'affolement.

— Voilà Edmond. Il va être surpris.

Le garçon portait un pantalon en toile légère et un polo beige. Il claqua la portière en sifflotant. Serge se précipita vers lui.

— Tonton, y'a une dame !

Son oncle s'immobilisa à la porte puis sourit.

— Bonne idée de venir boire la bière ici ! J'en ai justement dans le frigo.

Il lui tapota l'épaule.

— C'est gentil ça. Asseyez-vous.

Le réfrigérateur était caché dans un placard. La sœur d'Edmond expliqua :

— Il trouve que c'est déplacé dans une cuisine de campagne. Il le cache.

La jeune femme ne comprenait certainement pas qu'on dissimule ainsi un symbole de réussite sociale. Elle plaça des bouteilles de bière sur la table.

— Mais j'y pense, dit Edmond, votre mère a prétendu que vous n'aimiez pas la bière.

— Si, j'en raffole au contraire, répondit Denise avec fermeté.

Elle trempa ses lèvres dans la mousse et but avidement, comme si elle était assoiffée.

La sœur d'Edmond alla prendre son sac et annonça qu'elle s'en allait. Denise craignit que son frère ne la raccompagne en 2 CV, mais elle comprit que la jeune femme utilisait un vélomoteur.

Son sourire en disait long quand elle serra la main de Denise. Edmond l'accompagna au-dehors, lui parla pendant quelques minutes.

Denise s'était levée quand il revint.

— Il faut que je rentre.

— En effet, les vêpres sont terminées depuis au moins dix minutes.

Elle rougit.

— Je ne veux pas vous déranger.

— Elle va vous faire une scène ?

Denise détourna les yeux.

— Quel âge avez-vous ? Vingt ans ? Vingt et un ? Combien de temps vous faudra-t-il pour vous libérer de l'influence de votre mère ?

— Vous me l'avez déjà demandé hier.

— Et vous n'avez pas répondu.

Denise soupira :

— Vingt-six, bientôt vingt-sept.

— Non !

Elle eut un sourire malheureux.

— Ça vous choque ?

— Non. J'en ai vingt-huit. Comment faites-vous ? On ne dirait jamais.

— Sortons, dit-elle.

Il se dirigea vers la porte, alluma une cigarette et resta à fumer, les jambes écartées, les mains aux hanches.

— J'étais venue voir si vous aviez des lampes à pétrole anciennes. C'était pour faire une suspension.

— Dans le bureau ou dans votre chambre ?

Elle resta interdite.

— Je ne vois pas votre mère acceptant ça.

— Pourquoi me parlez-vous toujours d'elle ?

— Parce que c'est votre souci constant. Vous êtes conditionnée par elle dans vos moindres pensées, dans vos gestes. Quand vous vous asseyez et que vous ramenez précipitamment votre jupe sur vos genoux, c'est en pensant à elle. De même quand vous me demandez de sortir. Vous avez peur de ce qu'elle penserait en vous sachant seule dans une maison avec un homme.

Il prit sa cigarette entre ses doigts.

— Il n'y a que pour la bière. Bravo ! Vous ne l'aimez pas mais vous l'avez bue par bravade. C'est un début, mais je me demande si vous aurez le courage de continuer. À vingt-six ans !

Elle perdit son calme.

— Vous me reprochez mon âge maintenant ?

— Non, simplement d'être venue jusque-là en la supportant.

— C'est ma mère.

Il souffla rageusement la fumée.

— Si peu. Elle vit à vos crochets c'est tout. Depuis combien de temps travaillez-vous pour elle ?

Suffoquée, elle le dévisagea.

— Comment savez-vous cela ?

— Croyez-vous que ce soit difficile à deviner ?

Ne sachant que répondre elle se buta :

— De quoi vous mêlez-vous ?

Il haussa les épaules.

— Vous êtes venue ici un dimanche me demander une lampe à pétrole, alors que je vais à la poste au moins deux fois par semaine. Ça pouvait attendre.

Elle pivota et se dirigea vers sa bicyclette :

— Attendez, cria-t-il avec des rires dans la voix, je ne vous le reproche pas mais ça prouve au moins une chose !

Hargneuse elle se retourna :

— Laquelle ?

— Que vous êtes aussi curieuse de moi que moi de vous.

Elle caressait le timbre de son vélo du bout des doigts. Il se rapprocha lentement.

— Nous n'avons pas la ressource de nous rencontrer dans un bal comme les plus jeunes. Il fallait bien que vous veniez. Je suis allé chez vous trois fois cette semaine, sous les prétextes les plus divers. Ça méritait bien une visite.

Délicieusement effrayée elle voulut changer de conversation.

— Que faites-vous de ces baignoires ?

— Très forte demande dans les campagnes.

Ahurie, elle le regarda :

— Ils installent des salles de bains ?

— Vous n'y êtes pas, c'est pour les vaches !

Il se mit à rire :

— Je ne me moque pas. Ils installent les baignoires dans les prés comme abreuvoir. Voilà pourquoi je les mets de côté et les vends légèrement plus cher qu'au poids du métal.

Il était très près et elle cherchait désespérément autre chose.

— Votre sœur est très gentille.

— Solange ? Très compréhensive aussi, puisqu'elle nous a laissés.

— Je l'ai fait partir, murmura Denise. Je regrette...

— Pas moi. Voulez-vous que nous goûtions ? J'ai des goûts très bressans à ce sujet.

Il lui prit le bras.

— J'ai du bon pâté et du fromage sans pareil.

— Elle ne s'est pas mariée ?

Edmond eut un léger haussement d'épaules.

— La malchance ! Le gars a filé.

— Elle a gardé l'enfant.

Il serra sa main sur son bras.

— Il n'était pas question de faire autrement. Le reste aurait été trop facile.

Denise s'immobilisa sur place.

— Qu'avez-vous ? Ça ne va pas ?

— Très bien au contraire. Il faut que je rentre. Et puis je n'ai pas faim.

Elle courut à sa bicyclette. Il ne fit pas un geste pour la retenir, mais son visage s'était durci. Elle passa devant lui, le regard fixé sur la route.

G..., le 23 septembre 196...

Monsieur le maire de G... (Vaucluse)

Confidentiel.

Monsieur le maire,

On ne peut pas dire que vous vous êtes tellement ému à la suite de ma première lettre. Je sais que vous avez posé quelques questions discrètes à droite et à gauche, mais ce n'étaient pas les bonnes. Vous avez essayé de savoir si les dames Barrière ne s'étaient pas livrées à des dépenses inconsidérées les derniers temps de leur séjour. Allons, allons, monsieur le maire ! Croyez-vous que ces dames auraient puisé dans la caisse des P et T ? Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Essayez plutôt de savoir pourquoi le docteur Dartan qui visitait la mère tous les quinze jours (soi-disant pour sa vésicule biliaire), n'a pas été appelé en consultation pendant les quatre derniers mois où elles sont restées à G...

Un (e) administrée (e) qui a peut-être eu tort de voter pour vous.

CHAPITRE III

M^{me} Barrière ramassa les miettes faites par la brioche qu'elle venait de dévorer à moitié. Elle les fit tomber dans sa main et les jeta dans sa bouche. Elle les mâchonna pendant plusieurs minutes, bercée par le bruit du café en train de couler goutte à goutte. L'odeur s'en répandait dans toute la cuisine et gagnait le bureau. Denise la respira avec irritation et décida qu'elle n'en boirait pas ce jour-là.

Quand sa mère arriva avec la tasse, elle secoua la tête sans quitter son travail des yeux.

— Tu n'en veux pas ?

— Non.

Le premier sentiment de M^{me} Barrière fut la satisfaction d'avoir une tasse de plus à sa disposition. Elle ne pouvait la remettre dans la cafetière et il ne lui restait plus qu'à la boire. Pourtant ce refus l'intriguait, et elle flairait quelque chose sous roche.

— Pourquoi, tu as trop chaud ?

Denise murmura quelques paroles inaudibles.

— Tu préférerais de la bière.

Sa fille releva la tête :

— Tu as souvent déclaré que je ne l'aimais pas.

— N'empêche que dimanche tu empestais la bière. T'es-tu arrêtée en route pour en boire dans une auberge ?

Depuis ce fameux jour sa mère la harcelait. On était mardi et la grosse femme ne renonçait pas.

— Je ne sentais pas la bière, et je ne me suis pas arrêtée dans une auberge, répondit Denise avec l'impression que c'était la centième fois.

— Tu as rencontré le chiffonnier. C'est ça, hein ?

— D'abord ce n'est pas...

À quoi bon lui expliquer, lui décrire la vieille ferme restaurée avec un goût simple mais sûr, lui parler des cuivres revendus à des antiquaires. C'était pratiquement impossible de plonger M^{me} Barrière dans une certaine atmosphère. Elle restait égale à elle-même, et n'éprouvait jamais d'émotion excepté la peur de perdre son bien-être actuel.

— Pourquoi n'es-tu pas allée au moins aux vêpres ? Déjà tu as manqué la messe.

Denise la regarda d'un petit air tranquille.

— Je peux aller communier aussi, après m'être confessée.

Sa mère sursauta.

— Tu es folle !... Le curé a l'air de nous estimer beaucoup malgré ton manque d'assiduité.

— Il serait lié par le secret.

— N'en parlons plus. Tu as vu ce Clerici ?

— Si tu me laissais travailler ? La postale va bientôt arriver.

La grosse femme emporta sa tasse de café, la but les yeux mi-clos. Elle soupirait entre chaque gorgée, puis se rendit compte que c'était inutile puisqu'elle était seule dans la cuisine. Néanmoins sa quiétude l'avait abandonnée et elle appréhendait les jours à venir.

— Toujours lutter, murmura-t-elle, depuis la mort de mon mari.

Comme si un auditoire invisible guettait ses réactions.

Dans ce village elle ne connaissait presque personne, ne fréquentait aucune maison. Elle préférait attendre encore un peu avant de creuser sa place plus avant. À G..., elle passait ses après-midi chez deux ou trois vieilles femmes comme elle, épuisant les vieux ragots, essayant de faire grandir un fait-divers jusqu'à lui donner la taille d'un scandale.

Quand elle pensait à ses amies de G..., elle s'effrayait rétrospectivement. Ne leur avait-elle pas laissé entendre plus de choses, au sujet de Denise, qu'il ne convenait ? Maintenant qu'elle était partie, ces imprudences ne constituaient-elles pas un levain excellent pour la médisance de ces vieilles oisives ?

Elle passa dans le bureau.

— Te souviens-tu de M^{lle} Laurent ?

Denise secoua la tête, excédée.

— Pourquoi parles-tu toujours de G... ?

— Ne t'a-t-elle jamais questionnée ? Je me demande...

Sa fille ficelait son sac postal. La voiture n'allait pas tarder. Sa mère se décida à la laisser et monta au premier. De là-haut elle voyait très bien ce qui se passait sur la place de l'église.

La sonnerie du téléphone la sortit d'une rêverie maussade.

— Oui ? Ici la poste de Chaleins.

— Denise ?

C'était Edmond.

— Vous m'écoutez ?

— Oui.

Elle avait envie de crier.

— Je suis à Fareins. Venez me rejoindre nous irons au bord de la Saône.

Elle haletait doucement, et sa respiration faisait un bruit de fond comme dans un coquillage.

— Tout de suite ?

— Une fois votre bureau fermé. Promis ?

— Oui. Où serez-vous ?

— À la sortie du village. Vous verrez la 2 CV.

Comme elle raccrochait, sa mère achevait de descendre précipitamment.

— Qui était-ce ?

— Rien. Un essai de ligne.

M^{me} Barrière essuya la transpiration qui coulait de son front. Elle allait poursuivre, mais l'homme de la postale entra et comme elle le détestait elle quitta la pièce. Dix minutes plus tard Denise traversa la cuisine.

— Où vas-tu ?

— Chercher des cigarettes à Fareins.

— Ne tarde pas. J'ai acheté des andouillettes et...

Denise n'écoutait plus. Elle pédalait vivement sur la route de Fareins, et les gens se retournaient sur la postière qui avait l'air pressée.

Chemin faisant elle pensa que son collègue de Fareins avait peut-être entendu toute la conversation téléphonique. Ça se saurait vite, mais pour l'instant elle s'en moquait éperdument.

La 2 CV était sagement rangée à l'ombre d'un marronnier, et elle s'arrêta à hauteur du volant. Edmond fumait une cigarette, le coude en dehors de la portière.

— Tous les records sont battus, dit-il en riant.

Il descendit.

— Donnez votre vélo.

Il ouvrit la toile de la voiture. Le siège arrière avait été enlevé et la bicyclette entra facilement.

— En route !

La traversée de Fareins les garda silencieux.

— Je n'étais pas rassuré, dit-il, une fois dans la campagne. Je me demandais si vous accepteriez.

— Vous voyez ?

Il jeta son mégot sur la route.

— Je n'ai pas compris dimanche. J'ai bien essayé d'attendre, mais je n'ai pas pu.

— N'en parlons plus. Laissons ma mère où elle est.

Il inclina la tête.

— Bien. Et ma sœur ?

Denise tressaillit.

— Votre sœur ?

— J'ai eu l'impression que c'était à cause d'elle que vous étiez

partie.

— Non. Ne croyez pas ça.

— Vous avez vu chez moi ? C'est tout petit.

Elle ne comprenait pas.

— Je veux dire que ma sœur ne passe jamais plus d'une journée et ne cherche pas à s'installer à demeure.

— Je sais, dit Denise. Elle m'a expliqué qu'elle préférerait la ville.

En arrivant sur la route du bord de Saône il tourna à droite.

— Où allons-nous ?

— C'est une surprise.

Plus loin il s'engagea dans un chemin de terre et rejoignit la rivière. Caché dans un groupe d'arbres il y avait un petit pavillon en brique.

— C'est à moi ça. Un copain m'a vendu le coin de pré où je l'ai construit.

Il lui prit la main, l'entraîna au bord de l'eau. Un canot était amarré au tronc d'un saule.

— On va faire un tour.

Mollement étendue, elle laissa pendre ses mains dans l'eau. Edmond regardait ses cuisses découvertes, ses hanches que sa jupe moulait.

— Savez-vous nager ?

— Oui. Mais je n'ai pas de maillot.

Le soleil plongeait derrière les arbres de l'autre berge et la nuit glissait sur la Bresse.

— Où allons-nous ?

— Le plus loin possible. Ensuite il n'y aura qu'à se laisser descendre.

Dans le crépuscule, il abandonna ses rames et l'attira à lui. Elle ferma les yeux puis les ouvrit, surprise. Il défaisait son corsage.

— J'ai l'impression que vous n'avez pas respiré librement depuis des mois.

— Oui, dit-elle, depuis longtemps.

Il la laissa ainsi, la regardant seulement. Elle se sentait bien, appréciant cette attente. Il savait choisir chaque moment et c'était bon.

— Nous avons vingt minutes, dit-il. Au bout de ce temps-là nous serons en face de mon poste d'amarrage.

— Et si on continue ?

Il rit.

— Nous pouvons nous retrouver en pleine mer.

— Ce serait merveilleux !

Il l'embrassa doucement mais ce fut elle qui exigea un baiser plus

profond, en nouant ses bras autour de sa tête. Elle soupira quand il se redressa.

— C'est long vingt minutes.

— Tu n'es pas bien là ?

— Si. Mais nous serions mieux dans ton pavillon.

D'abord surpris il se mit à rire.

— Tu te moques ? dit-elle.

— Non, c'est ta franchise qui me plaît. Mais, en ramant, on peut y être dans cinq minutes.

Ils accostèrent en pleine nuit et elle s'accrocha à lui pour marcher jusqu'à la petite construction.

— Attends que je cherche une torche.

À tâtons elle gagna le lit en fer qu'elle avait aperçu dans un coin. Quand il donna de la lumière elle était assise dessus et le regardait. Son visage était triste.

— Qu'as-tu ?

— Rien.

Il prit son menton entre ses doigts durs.

— Tu penses à elle, hein ? Veux-tu que nous partions ?

— Non. Il faut rester.

— Pas dans ces conditions.

Elle fit glisser ses mains sur ses épaules et l'attira vers elle.

*

* *

Dans la voiture qui les ramenait vers Chaleins elle penchait la tête vers la droite, recevait en pleine figure le vent très frais de la nuit.

— Nous nous revoyons demain ?

— Oui.

Il insista :

— Tu pourras te libérer ?

— Bien sûr. Tu n'as qu'à me téléphoner ou venir au bureau.

Surpris il chercha l'expression de son visage dans l'obscurité.

— Mais ta mère ?

— De toute façon elle saura.

— Pourquoi la crains-tu à ce point ?

Denise ne répondit pas tout de suite. La 2 CV allait au pas. Il était neuf heures du soir.

— Quand je vais rentrer elle va me traiter de tous les noms et me menacer.

— De quoi ?

Denise libéra sa poitrine oppressée :

— De choses vagues.

— Dis-lui que nous allons nous marier.

— C'est ce qu'elle ne veut pas justement. À moins que je n'épouse un type riche qui la gardera auprès de lui et qui ne la laissera manquer de rien.

Edmond resta silencieux, et sans s'en rendre compte accéléra.

— Et la garder dans un ménage serait une folie ! Surtout si nous nous marions. Ses exigences deviendront de plus en plus grandes. Ce serait vite dramatique.

— Tu as une idée ?

Ils approchaient de Chaleins que quelques lumières sans grand éclat piquaient dans la nuit.

— Non, dit Denise, aucune. J'ai failli me marier mais elle a tout gâché une première fois. Je ne regrette rien puisque cet homme s'est rapidement découragé à cause d'elle. Mais voilà ce dont elle est capable.

Depuis leur départ il avait une cigarette aux lèvres et ne se décidait pas à l'allumer.

— Elle veut bien dépendre de toi car elle a été assez habile pour se faire passer pour indispensable, mais dépendre d'un gendre peu soumis à ses vues serait terrible pour elle ?

— Tu vois exactement.

Il hocha la tête :

— Nous nous marierons, mais elle n'habitera pas avec nous. Nous lui trouverons un logement.

Denise resta silencieuse. Elle pensait que certaines paroles ne pouvaient orienter l'avenir de façon magique et en était affligée.

CHAPITRE IV

Elle l'attendait dans la cuisine où flottait l'odeur d'andouillette cuite avec du vin blanc et de l'oignon. Elle avait même mis l'absence de sa fille à profit pour tout dévorer. Ses lèvres luisaient encore, et une petite tache de vin ombrait le coin de sa bouche. Les mains croisées sur l'estomac elle était tournée vers la porte.

Son regard ne marqua aucun intérêt à l'arrivée de sa fille. Elle le déplaça vers le réveil qui indiquait neuf heures quinze.

— Tu es allée les chercher à Villefranche ? Tes cigarettes ?

Denise referma la porte et passa une main dans ses cheveux en bataille.

— J'ai pensé que tu n'aurais pas envie de manger de l'andouillette. Il y a des œufs, si tu veux, ou une boîte de conserve.

La jeune fille pensa qu'une bonne partie de son traitement passait en achats alimentaires. Elle ne pouvait réaliser aucune économie et devait faire durer ses vêtements avant d'amasser, au prix de mille ruses, la somme nécessaire pour les remplacer.

Elle ouvrit la porte du réfrigérateur, prit du fromage et une pomme.

— C'est tout ce que tu manges ? fit sa mère d'un ton neutre.

Cette attitude n'était pas normale. M^{me} Barrière aurait dû l'accueillir par des injures et lui faire une scène épouvantable.

— Je n'ai pas faim, dit-elle en grignotant son fromage de chèvre avec un bout de pain, debout à côté du réfrigérateur.

M^{me} Barrière se leva péniblement.

— Bien, je vais au lit.

Au comble de la surprise Denise se laissa embrasser. La grosse femme se dirigea vers la porte de l'escalier.

— Maman ?

M^{me} Barrière tourna légèrement la tête :

— Quoi donc ?

— Je ne suis pas allée chercher des cigarettes. J'étais avec Edmond Clerici et nous allons nous marier.

La vieille femme resta quelques secondes immobile puis ouvrit la porte, posa le pied sur la première marche. Denise la rattrapa :

— Tu as entendu ?

— Bonsoir, fille.

Seule, Denise eut l'impression que la pièce tournait et elle se laissa choir sur une chaise. La lutte s'engageait différemment. M^{me} Barrière usait d'une tactique nouvelle qui effrayait à l'avance la jeune fille.

Une rage énorme s'empara d'elle. Courant à la porte elle l'ouvrit d'un coup, la projetant contre la cloison. Il y avait dix-sept marches qu'elle escalada en quelques sauts. M^{me} Barrière refermait la porte de sa chambre. Curieuse, elle se retourna :

— Tu as laissé allumé en bas.

— Écoute.

Une voix inconnue sortait de sa gorge contractée, poussait des paroles dures comme de la pierre contre ses dents qui ne voulaient pas se desserrer.

— Écoute... Si jamais tu essayes de le faire fuir, comme Pietro, je te tuerai... Je te jure que je le ferai... Ne lui parle jamais de cet enfant que j'ai tué en moi. Jamais, tu entends ?

M^{me} Barrière la regardait avec stupeur.

— Sa sœur a fait comme moi. Elle a connu un homme, mais elle a gardé l'enfant. Lui l'admire d'avoir eu ce courage. Non seulement il l'admire, mais il trouve que c'était la seule chose à faire. Jamais il ne me pardonnerait d'avoir été lâche. Tu comprends ?

La grosse femme secoua la tête :

— Pas un seul mot ! Tu parles les dents serrées et trop vite. Tu sais bien que je suis un peu sourde. Que viens-tu de me dire ?

Denise prit sa tête à pleines mains, les ongles crispés comme si elle allait se déchirer.

— Oh !... Tu me rendras folle !

— Mais, fille, qu'as-tu ?

— Va-t'en ! Va-t'en ! Tu es chez moi ici. File !

M^{me} Barrière haussa doucement les épaules. Elle avait commencé de dégrafer le haut de sa robe et une combinaison d'un rose douteux apparaissait au-dessous, plaquée à la chair par la transpiration.

— Tu veux que je m'en aille ? Maintenant, en pleine nuit ? Et où irais-je ? Il n'y a même pas d'hôtel dans ce pays, et je n'ai pas cent francs en poche.

— Tu mens. Depuis onze ans je gagne de l'argent que tu utilises à ta convenance. Tu en gaspilles une bonne partie en nourriture et en chatteries, mais tu as des économies. Prends-les et va-t'en !

La bousculant elle pénétra dans la chambre de sa mère. C'était la première fois depuis qu'elles habitaient Chaleins, car elle en détestait l'odeur douceâtre. La grosse femme n'ouvrait jamais la fenêtre et entassait sur les rayons de son armoire de menues provisions qui finissaient par se gâter.

Denise poussa une chaise contre l'armoire, prit une valise et la jeta

sur le lit. Avec des gestes nerveux elle s'empara des vêtements et les empila à l'intérieur.

— Voilà ! Je vais appeler un taxi à Villefranche. Tu t'installeras là-bas. Où tu voudras. Je verrai d'ici quelques jours ce que je peux faire. J'essayerai de te trouver un logement, une chambre-cuisine. Je te donnerai l'argent nécessaire pour vivre.

M^{me} Barrière sourit doucement :

— Ça ne fera guère. Si tu partages ton mois en deux nous n'allons pas manger tous les jours à notre faim toi et moi. Et puis il te faudra payer ma location.

— Tu travailleras. Après tout tu n'es pas si vieille et tu peux trouver un petit emploi.

Cette fois sa mère abandonna un peu de son calme.

— Moi travailler ? À mon âge ? Avec une fille qui a une situation et pour laquelle... ?

— Tu t'es sacrifiée, on le sait. Mais la fille en a assez des sacrifices.

Elle se dirigea vers la porte, mais plus agile qu'elle sa mère lui barra le passage :

— Où vas-tu ?

— Téléphoner pour avoir un taxi.

— Tu es bien décidée ?

Denise la fixait droit dans les yeux :

— Oui.

— Tu ne le feras pas. Ou alors sitôt à Villefranche j'écris à ce Clerici pour le mettre au courant.

— Soit, tu écriras. Et ensuite ? Je ne me marierai pas avec Edmond en supposant le pire. Mais toi tu resteras seule, sans ressource.

— Je t'attaquerai devant la justice pour que tu me verses une pension alimentaire.

Sa fille eut un sourire sceptique.

— Comme mon traitement est modeste tu ne toucheras pas grand-chose.

— Les gens te jugeront, te tourneront le dos, demanderont ton changement. Dans les petites localités c'est ainsi quand l'instituteur, le postier ou le curé ne leur plaît pas. Ils t'enverront à l'autre bout de la France. Peut-être même qu'ils te licencieront si par la même occasion ils apprennent ce que tu as fait.

Lentement Denise retrouvait son calme. Mais elle n'avait plus peur. Elle se sentait écoeurée, à la limite de la nausée.

— Tu es prête à tout ça ?

— Oui. Maintenant laisse-moi me coucher.

— Non. Le taxi sera là dans une demi-heure.

Une lueur trouble naquit dans le regard mièvre de la grosse

femme.

— Tu veux que je parte ?

— Il fallait en arriver là un jour ou l'autre. Tu auras tout le temps de réfléchir à ma proposition pendant le trajet. C'est plus raisonnable que toutes tes menaces qui pourraient se retourner contre toi finalement.

L'écartant elle sortit de la chambre et dévala les marches. Dans le bureau elle n'eut qu'une brève hésitation avant de consulter l'annuaire. Il lui fallut deux communications pour obtenir la certitude qu'une voiture serait là dans une vingtaine de minutes.

Quand sa mère serait partie elle ne resterait pas là. Elle irait rejoindre Edmond et passerait la nuit auprès de lui pour ne revenir qu'à l'aube. Rassérénée par cette décision, elle quitta le bureau et alla boire un verre de lait dans la cuisine.

La porte de l'escalier était restée ouverte mais aucun bruit ne lui parvenait du premier. Prise d'un soupçon elle monta sans bruit.

Assise sur le lit, sa mère achevait de se déshabiller et s'apprêtait à passer sa chemise de nuit.

— Que fais-tu ? Le taxi va arriver d'un moment à l'autre.

— Écoute, fille.

Rageuse, Denise lui jeta sa combinaison.

— Enfile ça et vite !

La robe suivit.

— Tu ne peux pas me faire ça, gémit M^{me} Barrière. Je ne pourrais jamais vivre seule loin de toi. Ce n'est pas possible. On t'a changée. Qu'est-ce qu'il t'a fait pour que tu sois aussi méchante avec moi ?

— Ne mêle pas Edmond à nos histoires. Elles sont suffisamment sordides ainsi.

M^{me} Barrière enfila sa combinaison. Denise ramassa la robe, la lui passa.

— Dépêche-toi !

— Il t'a envoûtée. Jamais tu n'aurais pu...

— As-tu pris ton argent ?

Sa mère secoua la tête d'un air égaré.

— Tu sais bien que je n'en ai pas.

— Mais si.

Sa fille se pencha sous l'armoire, y prit une boîte à chaussures et l'ouvrit. Elle contenait une paire de souliers déjà usés. M^{me} Barrière cachait mal sa stupéfaction. Denise plongea sa main dans les souliers, sourit durement :

— Je vois que tu l'as pris. Tu crois que j'ignorais ta cachette ?

Elle désigna la valise du menton.

— Tu l'as enfoui là ? Bien.

Sa mère se levait pour se mettre devant l'armoire à glace. Elle l'aida à boutonner sa robe. M^{me} Barrière gémissait, se plaignait d'être bousculée.

— Est-ce que tu viens avec moi ? demanda-t-elle soudain.

— Non. Je vais demander au chauffeur de te conduire dans un bon hôtel. J'irai te rendre visite dans quelques jours. Avec tes économies tu peux vivre confortablement jusque-là.

Sa mère renifla :

— Tu ne viendras pas.

— Si, mais pour l'instant je ne veux plus t'avoir auprès de moi. Je serais capable... de n'importe quoi.

L'œil mièvre de M^{me} Barrière se voila, mais elle regardait sa fille par-dessous.

— Tu vas le faire venir ici, dis-moi que j'ai raison ?

— Je ferai ce qu'il me plaira.

— D'ici huit jours tu seras fichue à la porte des postes. Je sais ce qui va arriver dans cette maison. Les voisins comprendront vite.

Denise alla décrocher la gabardine de sa mère et la plia sur son bras.

— Mais enfin, pourquoi ? demanda M^{me} Barrière devant ce dernier geste significatif.

Sa fille prit la poignée de la valise :

— Je veux vivre. Pour Pietro j'ai laissé faire. Je ne savais pas exactement où j'en étais, et à la vérité il n'avait jamais été question de mariage entre nous.

M^{me} Barrière ricana faiblement :

— Je m'en doutais.

— Mais enfin, je l'aimais... Et lui aussi, à sa manière.

— C'était presque un illettré, une brute.

Hausant les épaules, Denise poursuivit.

— Mais cette fois je ne laisserai pas échapper ma chance. C'est pourquoi je t'éloigne. Dans quelques mois nous verrons, à la condition que tu te comportes comme une mère normale et non comme un parasite. Tu viens ?

Mélodramatique, la grosse femme se plaça au milieu de la chambre et regarda autour d'elle, le visage douloureux. N'importe qui à la place de Denise se serait laissé attendrir aux larmes par son manège.

— Dépêche-toi le taxi va arriver.

— Tu es dure, Denise. Crois-moi, ça ne te portera pas bonheur. On ne chasse pas sa mère, même si l'on a quelques griefs contre elle.

La jeune fille sourit légèrement.

— Tu es bien pudique. Des griefs ?...

Elle sortit, la valise d'une main, la gabardine au creux de l'autre bras. Mais M^{me} Barrière ne la suivait pas. Elle restait au milieu de la chambre, accompagnant sa fille d'un regard malveillant.

Celle-ci pivota sur ses talons.

— Alors ?

— Non, je ne te suivrai pas. Rien ne m'y oblige. Je peux crier, faire du scandale. Les voisins...

Denise lui répondit calmement :

— Ils penseront que tu es folle. Cette crise expliquera tout le reste.

Touchée au vif, M^{me} Barrière s'inquiéta :

— Le reste ?

— Tes manies, ta façon d'observer les gens à travers les rideaux, celle de te rendre à la messe après tout le monde et d'en sortir la première, ton peu de désir de nouer quelques relations.

Sa mère l'écoutait avec attention et hochait la tête sur un rythme régulier, comme si elle approuvait malgré elle ses paroles.

— Soit, je ne crierai pas mais je ne partirai pas non plus.

Denise tapa du pied.

— Et moi je ne te veux plus chez moi. Je ne suis plus une enfant et je veux rester seule.

Déjà sa résolution faiblissait. Une grande lassitude s'emparait d'elle. Elle fit un effort pour que sa mère ne s'en rende pas compte. Jamais elle n'était allée aussi loin. Tout d'abord elle avait espéré qu'un sursaut d'amour-propre inciterait sa mère à partir, mais la grosse femme se cramponnait, certaine que sa fille désirait véritablement son départ. Pour elle aucune fausse sortie n'était possible, Denise ne l'aurait pas rappelée au dernier moment.

— Maman, je te demande de t'en aller.

Deux coups de klaxon discrets montèrent de la place.

— Voilà le taxi. Allons, descends.

M^{me} Barrière tourna la tête vers la fenêtre, puis jeta un coup d'œil à son lit.

— Non, je suis trop fatiguée pour partir ce soir. Je t'en prie, fifille, n'insiste pas.

— Ah ! c'est ainsi !

Denise lâcha la valise et la gabardine, vint prendre sa mère par le bras.

— Descends !

M^{me} Barrière piailla. La poigne nerveuse de sa fille la tirait en avant. Elle résista, mais Denise la poussa aux épaules vers l'escalier.

Dans un sursaut de rage mais sans aucune intention malveillante la jeune fille donna une forte secousse, et la grosse femme projetée en avant tomba. Denise cria en la voyant rouler lourdement jusqu'au bas

des marches.

Quand elle la rejoignit, sa mère la regardait d'étrange façon.

— Je crois que ma jambe droite est cassée, dit-elle.

G..., le 28 septembre 196...

Monsieur le maire de G... (Vaucluse)

Confidentiel.

Monsieur le maire,

Jusqu'à présent, vous ne nous avez pas donné une bien grande preuve de cette intelligence que certaines personnes veulent bien vous reconnaître.

Interrogé par vous, le docteur Dartan vous a répondu que M^{me} Barrière ne l'avait plus appelé en consultation, car, croyait-il, elle avait fait appel à un médecin du village voisin et avait estimé s'en trouver mieux. Soit ! Admettons que je me sois trompé(e) pour l'instant. L'avenir nous éclairera sur ce point.

Comme vous me paraissez ignorer ce qu'une bonne partie du pays sait, permettez-moi de vous mettre au courant.

À la fin de l'année dernière Denise Barrière s'est amourachée d'un ouvrier agricole italien qui a quitté la région il y a quelques mois. L'homme, un demi-illettré, mais très beau garçon, a été flatté de cette passion et y a répondu. La petite Barrière n'est pas vilaine du tout. Bref, ils se rencontraient tous les deux en dehors du village du côté du vieux moulin à huile.

TOUS LES JOURS.

Qu'il vente ou qu'il pleuve. Et ce, pendant des mois.

Pietro Betucci n'était pas homme à se contenter d'un flirt innocent. Je ne sais si vous comprenez ce que je veux dire, monsieur le maire.

Ce que je trouve étrange, c'est que les dames Barrière aient quitté un pays où elles se plaisaient fort. La mère a souvent déclaré qu'elle finirait volontiers ses jours dans notre village.

Elle voyait d'un très mauvais œil la liaison de sa fille avec ce Betucci, mais ce dernier ayant disparu un beau jour, sans tambour ni trompette, je ne comprends pas pourquoi elles ont jugé bon d'en faire autant quelque temps après.

Vous devez vous lasser de mes informations. Aussi ai-je décidé de faire ma propre enquête, et de vous tenir régulièrement au courant des faits nouveaux. Il y a gros à parier que le résultat de ces recherches sera sensationnel.

Un(e) administré(e) dévoué(e) aux bonnes mœurs.

CHAPITRE V

Sa jambe étendue sur une chaise, M^{me} Barrière examinait l'enveloppe que venait de lui remettre sa fille avec un air intrigué. Le tampon de la poste de G... la bouleversait. C'était la première fois qu'on lui écrivait de là-bas et elle croyait reconnaître l'écriture.

Prenant une épingle à cheveux sur le haut de sa tête, elle la décacheta, chercha tout de suite la signature.

— J'en étais sûre, murmura-t-elle horrifiée.

Relevant les yeux au-dessus de ses lunettes, elle s'assura que le bureau était vide.

— Fifi ?

Denise ne mit aucune bonne volonté à se rendre auprès d'elle. Elle dut la rappeler et la jeune fille se décida enfin :

— Que veux-tu ? Le médecin t'a dit qu'avec ton plâtre de marche tu pouvais aller et venir sans risques. Il est inutile de me déranger.

Madame Barrière n'écoutait pas un seul mot, les yeux rivés à la lettre.

— Tu sais qui m'écrit ? M^{lle} Laurent. La vieille chipie s'est procuré notre adresse. J'avais évité de la rencontrer avant notre déménagement. Elle me demande si nous allons bien, si tu n'es pas mariée. Oh !... Écoute ça : « Votre départ a créé une certaine surprise dans le pays tant il a été rapide et mystérieux, si j'ose dire. Vous connaissez les gens, ils jasant beaucoup. Trop peut-être. »

M^{me} Barrière était sincèrement indignée.

— Cette vieille fille est une véritable peste ! Qu'est-elle allée imaginer ?

Denise essayait de lire sur le visage lisse de sa mère.

— Que lui as-tu laissé entendre ?

— Moi ?

Sa mère s'étouffait presque :

— Moi qui me suis méfiée jusqu'au bout de ces vieilles pipelettes et surtout de la Laurent ! Je n'ai jamais rien dit. Seulement ce sont de vieilles fouineuses, et elle les dépasse toutes, ajouta M^{me} Barrière en tapant du plat de la main sur la lettre.

— Tu vas répondre ?

— Jamais de la vie !

Elle s'enfonça voluptueusement dans son fauteuil.

— Je ne vais pas me compliquer l'existence, alors que tout est parfait en ce moment. Donne-moi quelque chose à boire, j'ai la bouche sèche.

Denise obéit en silence. Il y avait une dizaine de jours que sa mère était immobilisée. Elle évitait de se souvenir de l'horrible scène qui avait précédé l'accident de sa mère. Celle-ci n'en parlait jamais mais posait sur sa fille, quand elle croyait ne pas être vue, un regard inquiet.

La jeune fille éprouvait un pénible sentiment de culpabilité. Elle avait poussé sa mère dans l'escalier. Sans intention bien précise, mais elle aurait pu la tuer. Quand elle osait aller jusqu'à cette pensée elle avait honte, comme si elle avait caressé un rêve interdit. D'ailleurs elle avait été profondément surprise d'entendre sa mère lui parler quand elle s'était précipitée vers elle.

— Fifi ?

Denise sursauta. Elle était immobile devant le réfrigérateur ouvert, comme si elle ne savait que choisir.

— Donne-moi un peu de sirop de citron avec de l'eau minérale.

En revenant dans son bureau elle referma la porte vitrée malgré les protestations de sa mère. Depuis dix jours elle ne pouvait plus s'isoler. Elle n'avait rencontré Edmond que quatre fois, et pendant quelques minutes seulement. Le garçon lui reprochait de le délaisser, mais le soir où Denise avait essayé de s'absenter un peu plus longtemps, elle avait retrouvé une femme auprès de sa mère. L'ayant entendue crier et se plaindre, cette voisine avait accouru. Maintenant elle tremblait quand elle restait éloignée plus qu'il ne fallait. M^{me} Barrière se chargeait de dresser tout le village contre sa fille indigne.

Le facteur-distributeur entra et pendant une demi-heure elle oublia tout pour ne penser qu'à son travail.

Edmond téléphona un peu avant midi.

— Ce soir, je t'attendrai chez moi.

— Je ne pourrai pas rester très longtemps.

Un silence. Elle haletait comme chaque fois qu'elle le rencontrait ou qu'il l'appelait de l'un des villages avoisinants.

— Denise, tu es en train de renoncer. Oh ! pas d'un seul coup, non, mais insensiblement. Dans un mois tu te feras une raison et je ne serai plus pour toi qu'un vague regret.

— Non, Edmond...

— Ce soir ?

Sans savoir comment elle ferait, elle répondit oui.

— Tu viendras ? Tu resteras autant de temps que je le voudrai ?

— Oui.

Elle raccrocha doucement, complètement désorientée, ne sachant comment elle ferait pour aller à ce rendez-vous. Jusqu'à midi elle chercha avec désespoir.

C'est en faisant ses courses que l'idée lui vint progressivement. À l'épicerie, sur un des plus hauts rayons, elle vit des bouteilles de vin poussiéreuses.

— C'est du vin vieux ? demanda-t-elle.

— Du beaujolais. Il est excellent, dit l'épicière. Vous voulez en prendre une bouteille pour le goûter ?

M^{me} Barrière ouvrit ses yeux de poupée de salon en voyant le vin.

— Oh ! dit-elle.

Puis son expression devint méfiante.

— Tu l'as acheté ?

— Non. L'épicière m'en a fait cadeau pour toi.

La grosse femme en fut ravie.

— Non vraiment ? Quelle brave personne ! C'est très gentil de sa part.

Sa joie fut telle qu'elle but la moitié de la bouteille au repas en mangeant énormément.

— Il est délicieux. Cela nous change du vin capsulé, hein, fille ?

Denise n'y touchait que du bout des lèvres, se demandait s'il en resterait suffisamment pour le soir.

Pendant qu'elle faisait la vaisselle, M^{me} Barrière s'endormit d'un sommeil lourd et ne tarda pas à ronfler. Denise interrompit alors son travail et alla chercher un flacon dans la chambre de sa mère. Durant plusieurs nuits à la suite de son accident, M^{me} Barrière n'avait pu trouver le sommeil et le médecin lui avait prescrit un somnifère sous forme de gouttes à prendre le soir. Denise en laissa tomber un certain nombre, supérieur à celui indiqué sur l'ordonnance, dans la bouteille de vin vieux.

Quand sa mère se réveilla, la jeune fille oblitérait les lettres.

— Mon Dieu quelle heure est-il ? cria-t-elle d'une pièce à l'autre.

— Quatre heures et demie.

— Comme j'ai dormi !

Elle eut un petit rire.

— C'est ce petit vin. Je crois que j'en ai trop bu. Il faudra que je me méfie à l'avenir.

Denise arrêta son travail. Son cœur venait de s'accélérer imperceptiblement. Elle se rassura presque tout de suite. M^{me} Barrière était trop gourmande pour se retenir et se priver d'un aliment ou d'une boisson. Même si elle éprouvait ensuite des difficultés pour digérer.

— Je boirais bien quelque chose, dit-elle au bout de cinq minutes.

La jeune fille alla lui préparer du sirop.

— Que nous fais-tu ce soir, fille ?

Denise faillit répondre au hasard, mais il se produisit un phénomène étrange en elle-même. Une sorte de voix obscure lui dicta sa réponse.

— Que penses-tu d'une tranche de jambon du Morvan ?

Sa mère donna l'impression de saliver :

— Ma foi... L'autre jour il était un peu salé. Tu sais que le docteur m'a interdit le sel.

— Une petite exception de temps en temps...

Exactement le genre de réponse rassurante que sa mère attendait.

— Tu as raison. Et puis ton repas sera vite préparé ainsi.

Denise travailla en silence jusqu'à l'heure de la fermeture. Elle s'obstinait sur sa tâche, voulant fuir les pensées qui se chevauchaient.

Au retour des commissions elle s'attarda dans la petite remise où elle garait son vélo. Ouvrant le papier contenant le jambon, elle le saupoudra du sel qu'elle avait acheté en même temps. Ensuite elle le lissa doucement pour le faire pénétrer dans la viande. Pour finir elle s'essuya soigneusement les mains.

Elle servit à sa mère un potage, puis le jambon avec des olives. À l'air satisfait de la grosse femme elle éprouva du soulagement.

Comme M^{me} Barrière mastiquait soigneusement sa part en buvant de temps à autre une gorgée de vin vieux, elle lui demanda si elle ne le trouvait pas trop salé.

— Si, tout de même, mais son goût est excellent.

En même temps elle lorgnait la part de Denise qui s'était contentée d'un petit morceau.

— Tu n'as pas faim ?

— Pas beaucoup. Mange-le si tu veux, mais ça ne va pas te faire mal ?

M^{me} Barrière eut un petit rire et piqua la tranche de sa fourchette pour la faire glisser dans son assiette :

— Penses-tu ! C'est excellent, et avec ce vin... Tu as eu une bonne idée.

Les noyaux d'olive s'alignaient en rond autour de son assiette. Elle les suçait avec un bruit assez déplaisant avant de les déposer avec des gestes sophistiqués.

— Tu ne manges pas beaucoup.

Denise ne répondit pas. D'ailleurs la remarque de sa mère n'était appuyée d'aucune prévenance. M^{me} Barrière parlait, mais ne pensait qu'au plaisir que lui procuraient la nourriture et la boisson.

— Un peu de vin ?

— Non, je préfère du lait, affirma Denise.

Le beaujolais coula jusqu'à la dernière goutte dans le verre de la grosse femme :

— Il y a du dépôt. C'est signe qu'il est vieux.

Denise n'en savait rien. C'était peut-être le somnifère qui s'était solidifié de la sorte, mais comme M^{me} Barrière buvait à grandes goulées tout s'en irait dans ce corps trop gras. La drogue s'infiltrerait dans cette chair trop gourmande et l'insensibiliserait doucement.

La jeune fille fumait une cigarette en parcourant un journal du syndicat. Au bout de dix minutes elle releva la tête.

— Tu dors ?

Sa mère ouvrit les yeux :

— Je suis bien. Je crois que je vais aller me coucher. Ce vin a de meilleurs pouvoirs que les drogues du médecin.

Un petit rire suivit cette déclaration. Un rire sans consistance, une manifestation presque impudique d'une euphorie totale.

— Je vais aller me coucher, fille.

Denise se leva, l'aida à se mettre debout.

Pour monter l'escalier la malade s'appuyait de tout son poids sur elle, et la jeune fille avait l'impression d'être tassée sur elle-même, meurtrie. Chaque soir elle se demandait si sa mère n'y mettait pas quelque malignité. Une façon bien à elle de lui rappeler que c'était uniquement sa faute si elle se trouvait dans cet état.

— Aide-moi à me déshabiller. Je me sens très lasse ce soir.

Depuis dix jours c'était la même demande. Elle savait fort bien que Denise ne l'aurait pas fait volontairement. Il fallait en général dix bonnes minutes pour la mettre au lit, mais ce soir-là elle s'endormait, se faisait lourde, protestait mollement quand sa fille la bousculait un peu.

— Doucement fille ! Ce n'est drôle ni pour toi ni pour moi. Surtout pour moi.

Ceci dit d'une voix épaisse qui semblait venir d'ailleurs, qui ne traduisait même plus les pensées de M^{me} Barrière. Denise luttait contre ce sommeil qui engourdissait le gros corps. Elle faillit renoncer, mais craignit que les vêtements ne serrent sa mère et ne la réveillent. C'était le corset qui donnait du mal. Il fallait toujours le fermer étroitement, la quinquagénaire aimant être bien tenue.

Enfin elle put lui enfiler sa chemise de nuit, la caler dans son oreiller, la couvrir. M^{me} Barrière dormait le visage veule, la mâchoire pendant sur son cou.

— Veux-tu ton infusion ?

Depuis le fameux soir, M^{me} Barrière avait pris l'habitude de boire une verveine une fois installée dans son lit. Mais seulement quand il y avait une demi-heure d'écoulée.

Denise descendit comme si sa mère avait répondu et fit bouillir de l'eau. Elle prépara la tasse, la théière et remonta avec le plateau.

— Maman ? Ta verveine.

M^{me} Barrière dormait, le souffle si léger qu'elle se pencha vers la bouche pour le surprendre. Elle se redressa et resta auprès du lit pendant quelques minutes. Sur la table de chevet l'infusion se refroidissait tandis que l'odeur envahissait la chambre.

— Maman, tu dors ?

Sa voix était ferme. Elle voulait être certaine que M^{me} Barrière dormait profondément et ne se réveillerait pas avant son retour.

Dans sa chambre elle se changea, complètement absorbée dans ses pensées. Elle découvrait avec stupeur cette aisance qui lui faisait accomplir d'étranges actions. Un jour elle poussait sa mère dans l'escalier au risque de la tuer et personne, même pas l'intéressée, ne lui demandait de comptes. Et ce soir grâce à quelques gouttes d'un liquide miracle, elle l'enfermait dans un sommeil épais. Elle eut un sourire en pensant que la méchante sorcière était bouclée à double tour et qu'elle pouvait courir vers son rendez-vous d'amour.

Avec des gestes aériens elle acheva de s'habiller puis s'enfuit sur la pointe des pieds.

CHAPITRE VI

Denise ouvrit les yeux et vit Edmond penché au-dessus d'elle. Il ne souriait pas. Son visage était grave, perplexe.

— J'ai dormi, dit-elle.

— Oui. Sais-tu quelle heure il est ?

Elle ferma les yeux.

— Je ne veux pas le savoir.

— Une heure du matin.

Le silence fut tel qu'elle souleva ses paupières.

— Tu as l'air de m'en vouloir parce que je reste trop longtemps. Tu me trouves sans-gêne ?

— Non. Seulement je déteste ne pas comprendre. Pendant dix jours consécutifs tu me fuis sous le prétexte que ta mère malade ne peut se passer de toi et exige une présence constante. Et puis, d'un seul coup, tu arrives ici, et tu t'installes pour quatre heures d'affilée. Alors j'ai bien le droit de me poser des questions.

Denise soupira. Il ne suffisait pas d'endormir sa mère pour atteindre à la quiétude parfaite. Il fallait s'expliquer, encore et toujours :

— Elle dort.

— Tu en es certaine ?

— Oui. Le médecin lui a prescrit un médicament. Ce soir elle en a pris.

— Pas les autres soirs ?

Denise se dressa pour appuyer sa tête contre le bois du lit.

— Non pas tous les soirs, mais comme elle avait peur d'avoir des insomnies elle a bu de ce somnifère.

Edmond continuait de la regarder, comme s'il soupçonnait toute la vérité.

— Elle ignore donc que tu es ici ?

Elle perdait son regard dans la couleur bleue de la tapisserie. Mais il lui fallait répondre.

— Elle l'ignore.

Il quitta le lit, fit quelques pas dans la chambre. Elle le suivit des yeux, certaine de ce qui allait suivre.

— Pourquoi, mais pourquoi n'as-tu pas ce courage élémentaire de lui dire toute la vérité, d'imposer ma présence ? Oh ! je ne tiens pas à

passer mes journées auprès d'elle, mais il faudrait qu'elle accepte que je vienne te voir, que nous sortions ensemble. Nous n'avons plus seize ans l'un et l'autre. Nous sommes majeurs et libres.

Il revint vers elle :

— Je vais finir par croire que tu aimes te cacher, qu'il te faut un élément trouble dans notre amour. Serais-tu, comment dit-on... perverse ?

Denise, impassible, l'écoutait cependant avec attention.

— Alors ? Qu'y a-t-il exactement ?

— J'ai peur d'elle. Je t'ai expliqué.

— Peur, peur ! Que peut-elle faire ? Me raconter des mensonges sur ton compte ? Tu crois que je vais m'installer à ses côtés, lui tenir l'écheveau de laine ou lui faire la lecture. Nous n'aurons jamais de grandes occasions pour discuter ensemble. À moins qu'il n'y ait autre chose que des mensonges.

Avec sa logique d'homme il devait bien en arriver là. Elle attendait ces paroles. Elle eut une attitude normale :

— C'est-à-dire ?

— Je ne sais pas, moi. Tu as peut-être détourné des fonds ou assassiné un facteur-chef.

Elle sourit.

— Tu manques d'énergie, voilà le mal. Vous êtes tellement habituées l'une à l'autre que tu envisages difficilement de te séparer d'elle. C'est pourtant là qu'il faudra en arriver si nous nous marions. Alors tu fais durer, tu t'imagines que tout s'arrangera de façon magique.

En parlant il fouillait dans les poches de son pantalon posé sur le dossier d'une chaise. Il prit ses cigarettes, en alluma une.

— Tu m'en offres ?

C'était pour qu'il se rapprochât d'elle, pour qu'elle pût respirer son odeur, frôler sa chaleur.

— L'autre soir, il y a eu une scène ?

— L'autre soir ?

— Ne fais pas l'innocente. Le jour où nous sommes allés sur la Saône. C'est ce soir-là qu'elle s'est cassé la jambe. Vous vous êtes disputées ?

— Un peu.

Il hocha la tête :

— Beaucoup ? Vous étiez en haut ? Ou bien dans la cuisine ?

Un petit sourire triste naquit au coin de ses lèvres rougies par les baisers.

— Tu connais bien l'endroit.

— Vous étiez en haut ?

— Non elle est montée ensuite, très en colère. Elle m’a menacée de vouloir partir.

Il plongeait dans ses yeux :

— Le taxi c’est avant ou après ?

C’était facile de mentir par amour.

— Après. Pour la transporter chez le docteur. Il a pu lui faire une radio sur-le-champ.

Tout s’était arrangé ainsi. Le chauffeur tambourinait à la porte du bureau. Elle était allée lui ouvrir, lui annonçant que la dame qu’il venait chercher s’était fracturé la jambe. Jamais personne ne saurait que les deux événements avaient été simultanés.

— Elle t’a menacée de vouloir partir. Qu’as-tu fait, qu’as-tu dit ?

— Je l’ai engagée à aller jusqu’au bout de ses intentions.

— Je parie qu’elle s’est alors rétractée ?

Denise n’aimait pas le ton qu’employait Edmond. Il paraissait plein de patience, comme un confesseur ou un policier. Elle n’avait pas le temps de réfléchir.

— Oui.

— Et c’est alors qu’elle a dégringolé dans les escaliers.

Pendant le court silence qui suivit elle essaya de composer une bonne réponse.

— Oui.

— Tu t’es montrée intransigente, et pour te faire peur elle a fait semblant de se suicider sans prévoir qu’elle allait gravement se blesser ?

Elle se méfiait de cette bonne réponse qu’il lui offrait comme sur un plateau.

— Non.

— Dans ta colère tu l’as poussée sans intention précise ?

Tout se résumait dans cette simple phrase. Il avait découvert la vérité en passant la revue des explications possibles, mais jamais elle ne le lui avouerait.

— Donc la dispute a commencé en bas, s’est poursuivie au premier étage quand elle t’a dit qu’elle allait partir.

Renversée sur le lit elle fermait les yeux. Au bout de son bras qui pendait dans le vide fumait sa cigarette. L’homme regretta soudain d’être allé si loin. Il sourit.

— Denise !

Elle le regarda :

— Excuse-moi. Mais j’essaie de comprendre. Tout n’est pas simple alors que nous pourrions être heureux.

Elle soupira sans répondre.

— Je vais te faire un cadeau.

De l'armoire il sortit un paquet et le lui tendit. L'étiquette était celle d'une boutique très chic de Lyon. Elle le défit avec hâte, sortit du papier de soie une veste au crochet en ganse d'or.

— Oh ! murmura-t-elle, c'est magnifique !... Je n'aurai pas une jupe assez belle pour aller avec.

Elle avait des larmes plein les yeux mais souriait :

— Tu as fait une folie.

— J'ai pensé que ça t'irait bien.

Rapidement elle s'habilla, puis au moment d'enfiler la veste éprouva une brève panique. Cette merveille allait faire ressortir sa banalité, la médiocrité de ses vêtements. Pourtant lorsqu'elle se vit dans la glace elle fut satisfaite.

— Contente ?

Elle appuya sa tête contre la poitrine d'Edmond.

— Je n'ai jamais rien eu de si beau.

— Il y a quelques jours que je l'ai. C'est pourquoi j'ai exigé que tu viennes ici ce soir.

Il se mit à rire :

— Il fait encore très chaud mais il paraît que le temps va changer, tu pourras la mettre.

La joie de la jeune fille tomba d'un seul coup et elle eut beaucoup de mal à garder son sourire. Sa mère lui demanderait des explications. Si elle ne mettait pas la veste c'est Edmond qui risquait de se fâcher.

Elle s'approcha de la glace pour faire semblant de l'admirer de plus près. Elle avait envie de pleurer.

— J'ai une autre bonne nouvelle pour toi, dit Edmond, mais il avait retrouvé son sérieux.

Involontairement elle se raidissait. Elle appréhendait les initiatives de son amant.

— Nous irons déjeuner dans une guinguette au bord de l'eau. Peut-être du côté de Mâcon.

— Oui ?

Elle faisait un effort pour sourire :

— Ce sera une bonne journée.

Puis son sourire s'effaça un peu.

— Je me demande à qui je vais laisser ma mère.

Elle n'osait pas exposer franchement le problème. Elle biaisait pour qu'il accepte finalement l'idée qu'elle ne pouvait pas s'absenter toute la journée en laissant la malade seule.

— Elle peut se déplacer ?

— Bien sûr. Seulement elle n'est pas encore très solide.

En même temps elle comptait les jours qui la séparaient du dimanche. Deux jours. Peut-être trouverait-elle une solution pouvant

satisfaire tout le monde.

Edmond l'observait sans relâche, comme s'il suivait les méandres multiples de chacune de ses pensées. Elle s'arrangea pour paraître insouciante.

— Je peux lui préparer son repas à l'avance et l'installer le plus commodément possible.

— Et que vas-tu lui dire ?

L'expression de Denise devint embarrassée :

— Que je suis invitée à déjeuner ailleurs.

— Par moi ?

Elle eut un rire un peu bête.

— Bien sûr.

C'était difficilement croyable, mais elle avait un air si candide qu'il fut ébranlé.

— Que s'est-il passé pour que tu sois aussi sûre de toi ? Depuis dix jours tu n'as pu m'accorder que de rares instants, et voilà que ce soir... Puis dimanche encore ? Tu pourras rester autant de temps que tu le voudras ?

— Jusqu'au soir.

Il alluma une autre cigarette :

— Tu n'as pas soif ? Allons à la cuisine.

Du réfrigérateur il sortit une canette de bière et une boîte de jus de fruit.

— La première fois où tu es venue ici tu as fait un effort pour boire de la bière, alors que tu n'aimes pas ça. Ce fut ta façon de me montrer que je ne t'étais pas indifférent. Une sorte de premier aveu.

Il la prit dans ses bras.

— J'ai hâte que tu sois ici. Il ne faut pas nous faire attendre trop longtemps, Denise.

Il n'imaginait pas la somme des difficultés à vaincre. M^{me} Barrière n'accepterait jamais leur mariage. Elle saurait l'éloigner comme elle l'avait fait pour Pietro Betucci. Il allait falloir accumuler les ruses, les démarches prudentes, gagner du temps. Et plus sa mère serait amoindrie physiquement, plus elle pourrait réussir.

— À quoi penses-tu ?

Les yeux de la jeune fille étaient purs de toute inquiétude.

— À ce que sera notre vie dans quelque temps.

Edmond la serra davantage contre lui. Un vertige la gagna devant cet avenir brutalement offert. De terribles pensées venaient à elle comme des cauchemars. Son amant voulait précipiter les choses, mais ils se heurteraient à la puissance de M^{me} Barrière. Le mot n'était pas trop fort pour désigner l'ensemble de ses silences réprobateurs, de ses gémissements, de ses menaces voilées, de ses exigences répétées.

Doucement elle se dégagea.

— Maintenant il faut que je rentre.

— À demain ?

— Oui.

Il évita de la regarder en demandant :

— Le soir évidemment ?

— Oui.

— Quand ta mère dormira ?

Denise enlevait sa veste en ganse d'or, la pliait soigneusement pour aller la déposer dans sa boîte. Il la suivit jusqu'à la chambre.

— Et si elle ne prend pas de somnifère ?

— Je viendrai quand même.

Il l'embrassa, lui prit le paquet des mains pour le fixer sur le porte-bagages du vélo.

— Je viens de penser à quelque chose, dit-il la tête penchée vers les sacoches.

Le paquet assuré il se redressa :

— Dimanche matin j'irai voir ta mère et je lui parlerai.

Denise resta d'abord sans parole.

— Qu'en penses-tu ?

— Elle ne voudra pas te recevoir.

— Je suppose qu'elle sera dans la cuisine ? Laisse la porte ouverte. Tu feras semblant de te préparer au premier étage, et moi j'arriverai. Elle ne pourra pas quitter la pièce avec sa fracture. Elle sera obligée de m'écouter jusqu'au bout et je ferai tout mon possible pour la convaincre.

Il s'efforçait d'être persuasif.

— Mais pour que j'arrive à un résultat il faut que nous soyons seuls, elle et moi. Convenons d'une heure. Dix heures et demie par exemple. Laisse-moi une demi-heure pour plaider notre cause. Tu veux bien ?

G..., le 30 septembre 196...

Monsieur le maire de G... (Vaucluse)

Confidentiel.

Monsieur le maire,

Je vous avais promis de n'écrire que lorsque j'aurais des informations vraiment nouvelles à vous communiquer. J'espère que celles qui suivent vous arracheront à votre prudence plus que légendaire.

M^{me} Barrière détestait Pietro Betucci. À force d'allusions perfides sur son instruction et son éducation, elle l'avait dégoûté à jamais de revenir au bureau de poste. C'était une fausse manœuvre de la part de cette femme. Les deux tourtereaux se rencontraient ailleurs, je vous l'ai déjà dit. Il y a des gens qui les ont surpris là-haut, et dans des tenues qui ne laissaient aucune équivoque.

La vieille Barrière n'était pas complètement idiote. Sa fille sortait tous les jours à la même heure, restait absente jusqu'à la nuit (n'oubliez pas que cela se passait tout au début du printemps). Elle l'a suivie. Quelqu'un l'a vue sortir un soir trente secondes après le départ de sa fille. Si vous avez besoin du nom de cette personne je pourrai vous le donner plus tard. Ainsi elle a pu se rendre compte de ce qui se passait entre sa fille et l'Italien.

Voilà déjà un premier point d'éclairci. Vous haussez les épaules ? C'est une histoire comme il s'en produit deux ou trois dans l'année ? Bien. Admettons.

Venons-en donc à une autre information. Entré le treize et le vingt-cinq juin, M^{lle} Denise Barrière a été malade. Vous pouvez vous renseigner après du facteur auxiliaire qui s'occupe de la distribution. Il vous dira qu'à cette époque, c'est la mère de la jeune fille qui a tenu le bureau. Parfaitement. Il y a tellement longtemps qu'elle voit faire sa fille. Elle s'est parfaitement débrouillée au point que les usagers n'ont prêté à ce remplacement qu'un intérêt mitigé, puisque le service marchait bien.

Maintenant téléphonez ou écrivez au directeur des P et T d'Avignon, et demandez-lui s'il a reçu un certificat médical pour cette période, au nom de M^{lle} Denise Barrière. Oui, demandez-le-lui au directeur ou au chef du personnel comme vous voudrez. Il n'y en a jamais eu d'établi.

Le facteur auxiliaire s'en est quelque peu étonné. D'autant plus que M^{lle} Barrière est titulaire et que ses jours d'absence lui auraient été intégralement payés. Donc ce n'était pas une question d'intérêt. Quoi donc alors ? La crainte de voir le médecin ?

Je ne sais si vous êtes allé à la poste quand elle a repris son travail. Il fallait voir la tête qu'elle avait, cette petite.

Quelle était donc cette maladie ?

Pietro Betucci avait disparu depuis la fin du mois de mai. On peut penser que c'est le chagrin qui minait Denise et l'empêchait de faire son travail. Dans ce cas sa mère l'aurait forcée à passer une visite médicale. Sa

fille étant son gagne-pain, elle veillait sur sa santé avec un soin jaloux.

Enfin un dernier détail. Ce Pietro Betucci, avant de disparaître vers la fin du mois de mai, avait fait quelques menues confidences à certains habitants du village. Des commerçants qu'il vous sera facile de retrouver. Un jour, il s'était trouvé en même temps que M^{me} Barrière chez l'épicier. La mère de Denise l'avait toisé de façon insultante avant de partir. L'Italien avait alors dit entre ses dents : « Celle-là aura une drôle de surprise d'ici quelques jours. »

Je ne vous ferai pas l'injure d'ajouter une conclusion. C'est à vous d'en tirer une. De toute façon vous ne pouvez pas faire grand-chose, car ces événements ne peuvent être reliés les uns aux autres que par une déduction logique. Les preuves n'existent pas.

Gardez-vous cependant de classer tout bonnement cette « affaire ». J'ai l'impression qu'il y a autre chose derrière de beaucoup plus grave.

Un (e) administré (e) intuitif (ve)

CHAPITRE VII

Le lendemain sa mère s'éveilla si tard qu'elle finit par s'affoler. Elle se retint longtemps avant de monter au premier étage. Ce n'était pas dans ses habitudes, et lorsque M^{me} Barrière jugeait bon de prolonger sa grasse matinée, elle ne se risquait pas à intervenir trop heureuse d'être libérée de sa présence.

À dix heures elle n'y tint plus et monta. M^{me} Barrière s'éveillait.

— J'ai dormi profondément. J'avais l'impression de m'enfoncer dans la mort. Je me disais, mais non tu dors, et pourtant... Quelle heure ?

— Dix heures.

— Eh bien !

Son rire satisfait mourut peu à peu.

— Étrange, quand même. Aide-moi.

Son habillage fut interrompu deux fois par le timbre du bureau. Denise descendait chaque fois.

— Je crois que j'ai trop bu de ce bon vin hier. Il ne faudrait pas que je recommence chaque jour. Je finirais bien par m'alcooliser.

Enfin, installée dans son fauteuil de la cuisine devant un petit déjeuner confortable, elle se tut et Denise s'enfuit dans son bureau, la tête en folie. Dans moins de douze heures il lui fallait être libre pour rejoindre Edmond.

M^{me} Barrière terminait son petit déjeuner avec appétit. Ce long sommeil l'avait ragaillardie et elle se sentait très bien, excepté l'impression désagréable de n'avoir pas mérité ces douze heures de nuit paisible.

Sans trop de peine elle se mit debout et s'approcha de la porte vitrée. Le spectacle de sa fille installée devant son bureau était assez surprenant. Denise, la tête entre les mains, rêvait, les yeux flous. Sa mère essuya ses lèvres de son mouchoir et continua de l'observer.

La prostration de Denise paraissant vouloir s'éterniser, elle ouvrit silencieusement la porte et dit d'une voix très douce :

— Tu es malade, fille ?

La jeune fille sursauta et se tourna vivement vers la grosse femme :

— Moi ? Non... Un peu lasse seulement.

— Tu t'es couchée tard hier au soir ?

— Une demi-heure après toi.

Sa mère hocha la tête avec une satisfaction apparente qu'elle était loin d'éprouver. Sa fille lui mentait. Elle la connaissait trop pour en douter.

— Et tu as dormi ?

— Pas beaucoup.

— J'ai du remords, fille. Pendant que je profitais pleinement de mon sommeil, toi tu n'arrivais pas à trouver le tien.

Elle gloussa un peu.

— Sais-tu ce que tu feras ce soir ?

Une horreur sirupeuse coula dans la gorge de la jeune fille.

— Tu prendras un peu de ce somnifère que m'a prescrit le docteur. Tu verras, ça te fera du bien.

Les yeux agrandis par l'effarement, Denise la regardait fixement.

— Qu'as-tu ?

— Je ne veux pas boire de cette drogue, murmura difficilement la jeune fille.

M^{me} Barrière fit claquer ses lèvres.

— Mais si tu persistes à ne pas dormir tu ne tiendras pas le coup. Veux-tu que nous demandions un congé ? Nous pourrions aller à la campagne nous reposer.

— Non. Je vais très bien. Laisse-moi maintenant, j'ai du travail à terminer.

Un quart d'heure plus tard elle sursauta. On marchait au-dessus de sa tête. D'un bond elle ouvrit la porte de la cuisine. Sa mère n'y était plus, et pour la première fois était montée seule au premier, malgré son plâtre, avec des ruses d'Indien.

Elle l'entendit aller et venir dans sa chambre, puis eut l'impression que M^{me} Barrière se trouvait dans la sienne. Elle allait monter mais la bouchère entra et demanda une formule de mandat.

Au premier étage M^{me} Barrière faisait son petit bruit de lèvres en découvrant la veste en ganse d'or. Elle l'avait sortie de sa boîte et étalée sur le lit.

Décidément ce Clerici ne pouvait être comparé à cet imbécile de Pietro Betucci. Il était très habile et ne comptait pas seulement sur son physique pour séduire Denise. Il lui faisait des cadeaux somptueux.

M^{me} Barrière haussa les épaules. Où prenait-il l'argent, ce chiffonnier ? Il devait avoir une combine. Peut-être maquillait-il des voitures volées ou se livrait-il à un quelconque trafic. Qu'était-il en somme ? Une sorte de bohémien fixé à l'entrée du village, avec son dépôt de vieilleries comme une vilaine verrue.

Maintenant elle regrettait de ne pas connaître beaucoup de gens à Chaleins. Elle aurait pu se renseigner et en échange glisser quelques phrases anodines. Un petit rire suave monta à sa gorge. Elle aurait

aimé le faire passer pour un voleur de poules et le diminuer ainsi aux yeux de son idiot de fille.

Traînant précautionneusement sa jambe, évitant de s'appuyer sur l'étrier destiné à supporter son poids, elle sortit de la chambre de sa fille, descendit lentement les escaliers. Dans la poche de son tablier la bouteille de somnifère faisait tinter quelques pièces de menue monnaie.

Une fois dans la cuisine elle explora les réserves alimentaires et commença d'éplucher des pommes de terre. Quand sa fille se fut débarrassée de la bouchère, elle la trouva en train de les couper.

— J'ai pensé que des frites avec un bifteck seraient les bienvenus, hein, fifille ?

Denise n'osait plus lui demander ce qu'elle était allée faire dans sa chambre. Son courage, son audace même s'étaient usés, le temps que la bouchère établisse son mandat, lui parle de ses enfants et du temps qui n'était plus de saison.

— Je vais aller chercher la viande, dit-elle.

— Prends aussi du vin... Mais de l'ordinaire, cette fois.

Encore une allusion. En était-ce une vraiment ou bien sa mère parlait-elle sans savoir ? Quand elle revint des commissions elle monta au premier, et sur son lit vit la veste offerte par Edmond. Sa mère n'avait même pas jugé utile de dissimuler sa perquisition.

Les yeux troubles elle replia le cadeau d'Edmond et l'enferma. Ce fut sur le palier qu'elle pensa au flacon de somnifère et entra chez sa mère.

Elle le chercha en vain. Il n'était plus sur la table de chevet avec une dizaine d'autres remèdes, ni dans le tiroir, ni ailleurs. Sa mère avait eu un soupçon et l'avait dissimulé soigneusement.

Brusquement elle se souvint de la valise. Celle-ci n'avait pas été vidée depuis le fameux soir où sa mère s'était fracturé la jambe. Peut-être y avait-elle glissé le flacon. Elle la posa sur le lit, souleva le couvercle. Elle ne craignait pas d'être surprise. Le plâtre de marche ne permettait pas une très grande agilité et sa mère se déplaçait avec un minimum de bruit.

Elle fouilla en vain parmi les vêtements et la lingerie. Le flacon ne s'y trouvait pas. M^{me} Barrière avait jugé plus prudent de le conserver sur elle, et Denise savait qu'elle ne pourrait le récupérer.

En remettant de l'ordre elle découvrit un étrange petit paquet. Fait d'une pochette en plastique ayant contenu des bas, il était maintenu fermé par un caoutchouc qui lui donnait une forme cylindrique. Elle fit rouler le cercle élastique, ouvrit la pochette.

Elle contenait de longs cheveux gris. Sa mère les avait fait couper avant d'arriver à Chaleins. Bêtement sentimentale, elle avait conservé ces mèches que Denise trouvait un peu répugnantes. Haussant les

épaules elle enferma sa trouvaille et remit la valise en place.

M^{me} Barrière, debout auprès du réchaud à gaz, faisait les frites. Il y avait longtemps que la jeune fille ne l'avait surprise à faire son travail avec autant d'entrain.

— L'huile est propre, elles vont être fameuse. La bouchère t'a bien servie.

Denise restait debout, indécise.

— Assieds-toi. Tu es fatiguée. Je vais m'occuper du repas.

Elle mangea dans une hébétude complète, n'entendant que le quart des paroles de sa mère qui lui racontait un roman qu'elle avait lu dans le *Pèlerin*.

— Tu n'as pas beaucoup d'appétit.

L'après-midi coula d'étrange façon. Plus l'heure approchait, et plus le temps paraissait l'éloigner de la vie ordinaire. Elle se détachait de son bureau, de la présence de sa mère, de Chaleins même. Elle songeait sans désespoir à son rendez-vous du soir avec Edmond. Sans désespoir, comme s'il s'agissait d'une chose irréalisable, au-delà de ses possibilités. Elle était simplement triste à mourir, nostalgique comme si elle s'en allait à jamais.

Le café que sa mère lui apporta en fin d'après-midi accrut cette impression de solitude. Le jour se faisait rare, comme écrasé par la nuit. L'air avait un goût de confiné et Denise cherchait son souffle. L'écrasement se faisait total, et la masse inerte que formaient le bureau et la cuisine proche était parfois lézardée par les soupirs de M^{me} Barrière.

Tout acheva de basculer dans un monde familier, étriqué et lugubre, lorsque la soupe mise en train par sa mère commença de glouglouter, et que les petits nuages de vapeur dispensèrent dans les deux pièces l'odeur des poireaux et des carottes en train de cuire. Denise retrouvait tout ce qu'elle haïssait, cette solitude biplace, cette confrontation stérile entre mère et fille, cette bulle terne d'où elle avait essayé, autrefois semblait-il, de s'échapper.

La postale, la fermeture, tout glissait sans effort comme depuis des années. Et même le :

— Quand tu voudras, fille... de sa mère avait le relent du passé.

Dans cet état d'esprit la jeune fille avait été incapable d'imaginer le moindre plan, comme si la disparition du somnifère signifiait la fin de la lutte.

— La saison des soupes est revenue, disait M^{me} Barrière.

Là-dessus elle égrenait quelques souvenirs sur les différents postes qu'elles avaient occupés, tout en évitant soigneusement de parler de G...

Denise écoutait avec attention, stupéfaction même, comme si elle doutait de ces souvenirs attachés à elles depuis plus de dix ans. N'eût

été sa lassitude, elle aurait volontiers demandé des précisions, d'autres détails.

M^{me} Barrière, très satisfaite, poursuivait son bavardage tout en épiant sa fille. Il lui semblait qu'elle désarmait, qu'elle renonçait enfin à se comporter comme une petite folle. C'était comme un retour vers cette intimité tiède qui les agglutinait l'une à l'autre.

— De la confiture ou du raisin ?

Et parce que le premier dessert était le plus habituellement servi au cours de leur repas, Denise prit de la confiture. Le raisin aurait pu la rattacher encore à cette saison qui se terminait.

— Ne bouge pas, je vais faire la vaisselle. Ça me fait du bien de bouger.

Denise regarda autour d'elle, un peu perdue, essayant de rattraper un bout d'habitude. Sa mère fit glisser le journal vers elle.

— On dit que Margaret pourrait bien avoir son enfant plus tôt que prévu.

Et Denise se mettait à lire l'article sur la princesse, elle qui avait toujours eu horreur de ces commérages royaux. La vaisselle tintait doucement, symbole paisible d'une fin de journée méritée.

— Tony a l'air heureux, hein ?

La jeune fille se surprit à répondre qu'en effet il avait l'air très satisfait.

La vaisselle terminée sa mère se laissa choir dans son fauteuil, reprit son tricot. Il n'y avait plus de soupe sur le feu, mais de l'eau sifflait doucement dans la bouilloire et ainsi se poursuivant ce raccord habile avec une époque pas très lointaine.

À plusieurs reprises M^{me} Barrière retint des « On est bien, hein ? » trop victorieux. Il fallait attendre. C'était un premier essai et il n'était pas suffisant. D'ailleurs M^{me} Barrière avait décidé d'aller plus loin. Elle voulait prendre toutes ses précautions. Reconstituer une ambiance avait été très habile, mais elle avait assez de jugeote pour se méfier de Denise, une fois que celle-ci serait seule dans sa chambre. Sa mère avait décidé de faire couler quelques gouttes du somnifère dans la tasse de verveine qu'elle lui proposerait dans une vingtaine de minutes. Ainsi, elle emporterait la partie sur toute la longueur.

Quand elle eut fait quatre rangs de son ouvrage, elle consulta la pendule.

— Une infusion, fifille ?

— Si tu veux, maman.

Leste et silencieuse sa mère se levait pour prendre les tasses, le sucre, la verveine. Quand elle fit couler l'eau bouillante sur les feuilles, l'odeur fut une nouvelle victoire comparée à un clou par M^{me} Barrière. Son nouvel échafaudage montait lentement.

Sans se retourner, sans essayer de savoir si les yeux de sa fille étaient sur elle, prenant la fiole dans sa poche elle l'ouvrit, et en fit couler sans compter les gouttes au fond d'une tasse. Puis elle sucra, rempli de verveine.

— Buons pendant que c'est chaud.

Fille plongeait dans les petites annonces comme autrefois. C'était un signe. Elle cherchait la proposition idéale qui pouvait lui convenir. Parfois elle croyait la trouver, mais n'écrivait jamais évidemment. Il y avait des mois que M^{me} Barrière ne l'avait vue pratiquer ce petit jeu innocent.

— Encore une tasse ?

Bien sûr, comme autrefois. M^{me} Barrière la servit avec rapidité.

— Ces petits sachets qu'on plonge dans l'eau c'est bien pratique, mais je trouve que la feuille entière est beaucoup plus odorante.

— Oui c'est vrai, dit Denise.

M^{me} Barrière avait l'intention de faire encore quatre rangs avant d'interrompre son travail pour proposer de monter se coucher. Elle craignait de trop bousculer le rythme nouveau, et de rompre le charme.

Finalement elle fit six rangs de plus pour avoir une bonne marge de sécurité.

— Si nous allions nous coucher, fille ?

Ce fut fatal.

Et malgré toute sa finesse intuitive qui dressait sur sa tête d'invisibles antennes, la grosse femme ne se douta absolument de rien. Elle crut avoir remporté la dernière manche quand Denise se leva :

— Oui, je vais aux toilettes avant.

Elle s'enferma à double tour. L'endroit comportait un siège de W.C. et un lavabo. On leur avait promis la douche, mais l'administration était lente à s'exécuter.

Denise prit sa brosse à dents à l'envers, par les poils, et s'enfonça le manche dans la gorge. L'effet fut immédiat. D'ailleurs elle vomissait très facilement. Le dîner et la verveine furent expulsés. Elle se rinça soigneusement la bouche puis se lava les dents.

En sortant elle alla déposer un baiser sur le front de sa mère.

— Bonsoir, maman.

— Mais je monte moi aussi, fille.

CHAPITRE VIII

Denise vit de la lumière au fond de la cour, du côté des baignoires. Edmond avait installé une table sur tréteaux. Il lui tournait le dos. Lui faisant face un mur de boîtes noires s'élevait à deux mètres au moins.

L'homme se retourna lentement en l'entendant marcher.

— C'est toi ?

Elle pénétra dans la zone de lumière.

— Je ne t'attendais plus.

— J'ai été retardée.

Il ne demanda aucune explication, se pencha vers son travail. Sur la table il avait posé plusieurs de ces boîtes noires.

— Qu'est-ce ?

— Des accus. Tout un stock que j'ai acheté à Bourg-en-Bresse. Un vieux garagiste qui vient de mourir. Il me semble que j'en récupérerai un sur dix dans le tas. J'ai de la demande du côté des forains et des bohémiens.

Il frottait les électrodes et une poussière blanchâtre s'accumulait sur le journal déplié au-dessous. Elle vit qu'il tirait sur une cigarette éteinte. La boîte d'allumettes était tombée par terre. Elle la ramassa, en craqua une et lui donna du feu.

— Ta mère, hein ?

— Non. Du travail à finir.

Il haussa les épaules.

— Tu ne sais pas mentir.

Elle appuyait son corps contre le rebord de la table, les yeux sur les doigts longs et nerveux de son amant. Il détartrait les batteries avec une brosse métallique.

— Je ne t'attendais plus, répéta-t-il. J'allais me coucher.

Autour de la lampe baladeuse protégée par un fin grillage volaient des papillons. La nuit était douce avec une odeur un peu sure, comme si cet été fastueux qui débordait dans l'automne était vraiment trop mûr.

— Que s'est-il encore passé ? Tu es hors d'haleine.

Pour éviter de faire du bruit elle était venue à pied. Elle avait attendu trois quarts d'heure dans sa chambre avant d'oser ouvrir la porte. Malgré tout, le somnifère l'engourdissait. Une faible partie avait dû pénétrer dans son organisme. Elle avait lutté contre le sommeil

jusqu'à ce qu'elle estime le moment propice.

— Tu es pâle.

Elle ne se sentait pas très bien, éprouvait encore des nausées.

— Veux-tu boire quelque chose ?

Il déposa ses outils.

— Nous allons rentrer.

Du doigt elle traçait un sillon dans la poudre tombée sur le journal.

— Ne fais pas ça, c'est dangereux.

— Oui ?

— Tu te laveras soigneusement les mains comme moi. Il y a du sulfate de cadmium là-dedans.

Il désigna une des bornes :

— Toutes les électrodes négatives des éléments contiennent du cadmium.

Elle regardait les dizaines d'accus entassés.

— C'est vraiment dangereux ?

— Très nocif. Mais il en faut une certaine quantité. Néanmoins si tu portais ta main à la bouche tu pourrais avoir mal à l'estomac.

Fascinée elle ne pouvait détacher son regard de la pile. Elle comptait les étranges boîtes. Il y en avait plus de soixante.

Edmond sourit :

— Trois mille francs le tout. Une affaire. Certaines ne sont pas trop sulfatées.

La jeune fille se pencha sur celle qu'il venait de nettoyer.

— C'est ça les électrodes ? Laquelle est négative ?

— Regarde. Ici un signe plus, là un signe moins. C'est assez facile.

— Oui.

Puis elle fit semblant de s'en désintéresser.

— Viens à la maison.

Il veilla qu'elle se nettoiyât soigneusement les mains, et lui-même se les savonna longuement. Elle lui tendit l'essuie-main.

Un petit sourire en coin il l'observait :

— Allez, raconte.

— Quoi donc ?

— Dis-moi que ta mère ne veut pas que nous allions manger ensemble dimanche.

Elle secoua la tête :

— Je n'en ai pas encore parlé.

— Tu as toujours peur ?

Une idée bizarre lui passa par la tête :

— Ma mère est fatiguée. Il est difficile d'avoir une conversation sérieuse avec elle en ce moment.

— Est-ce une façon de me laisser entendre que dimanche je ne dois pas lui parler ?

Pour grave que fût cette conversation, elle s'en détachait facilement pour suivre cette idée qui se développait à une vitesse vertigineuse.

— Non, dit-elle au hasard.

— Ne fais pas cette tête. Sera-t-elle dans sa cuisine dimanche à dix heures ?

— Peut-être. Si elle est trop fatiguée elle restera dans son lit assez tard.

Elle trouva extraordinaire que ses propres rêveries viennent au secours de ses paroles. Du même coup elle se fit plus convaincante :

— Si par malheur elle est dans sa chambre, il vaut mieux reporter cette entrevue. Elle déteste qu'on lui rende visite quand elle est malade et au lit. On a toujours l'impression qu'elle veut dissimuler quelque chose.

C'était vrai. Peut-être que M^{me} Barrière se rendait compte dans ces moments-là de la façon sordide dont elle vivait. Sa chambre avec son désordre, son odeur fétide, ses meubles sans charme semblait trahir cela.

— C'est fichu !

Il le constatait avec amertume.

— Edmond...

L'homme releva la tête.

— Tu as l'impression que j'y mets beaucoup de mauvaise volonté, que je ne t'aide pas ?

Il haussa les épaules.

— C'est peut-être un bien grand mot, mais tu me parais paralysée, engluée.

Et encore il ne pouvait deviner ce qui s'était passé durant ces dernières heures. M^{me} Barrière avait doucement tiré sur la fermeture du piège, et Denise avait failli s'y laisser prendre définitivement.

— Si je n'étais pas venue ?

— Ce soir ?

Il soupira :

— Je dois faire un voyage dans le Midi. On m'a parlé d'une affaire là-bas. Le gars n'en veut pas cher. J'avais décidé de partir demain matin et d'y rester une quinzaine de jours pour me rendre compte.

Denise frémit. En quinze jours M^{me} Barrière aurait pleinement consolidé sa victoire. La vie d'antan aurait tout recouvert de sa vieille peau.

— Elle n'avait pas pris son somnifère ce soir ?

Elle détourna les yeux.

— Je ne sais pas. Comme elle se sentait lasse j'ai attendu au cas où elle aurait eu besoin de quelque chose.

Il ouvrait une canette de bière et buvait à même le goulot. Tenant la bouteille à la main il s'approcha d'elle :

— Tu as soif ?

— Je vais me servir.

Le liquide glacé lui fit du bien. Elle remplit une nouvelle fois son verre.

— Tu es ambiguë, dit-il. Si ta mère est fatiguée au point de ne pouvoir me recevoir, il te sera impossible de passer la journée loin d'elle.

Pour elle l'avenir s'organisait d'une certaine façon. Comme elle ne voulait pas dévoiler ses projets elle improvisait.

— Je demanderai à une voisine de venir jeter un coup d'œil de temps en temps.

Elle s'approcha de lui à le toucher.

— Tu es fâché ? Je m'en vais ?

Il referma ses bras sur elle :

— Idiote !

Sans un mot elle passa dans la chambre, commença de se déshabiller. Perplexe il la regardait faire.

— Tu as peut-être raison, dit-il.

Elle se retourna, les mains dans le dos sur l'agrafe de son soutien-gorge.

— Parler ne sert à rien. Je n'arrive à te comprendre vraiment que lorsque je te possède. Alors j'ai comme la certitude qu'il n'y a que nous deux au monde. Au contraire, tu me donnes l'impression de t'enrouler sur toi-même lorsque je t'interroge. Et je sais si peu de choses de toi.

Denise lui sourit gentiment.

— Nous aurons toute la vie pour nous découvrir.

Un peu plus tard elle lui parla de sa sœur.

— Elle vient dimanche ?

— Certainement, comme d'habitude.

Denise réfléchit quelques secondes.

— Ce qu'elle fait, je pourrais m'en occuper.

Edmond lui dédia un regard rapide.

— Si tu veux.

— Avec son enfant, elle doit être très occupée. Elle est encore jeune. Ne regrette-t-elle pas parfois d'être mère ?

L'homme pinça ses lèvres.

— C'est elle que ça regarde. Elle ne peut ni l'abandonner ni le tuer.

— Elle aurait pu faire comme d'autres, avant la naissance.

Edmond quitta le lit :

— Il faut savoir s'arrêter à temps dans l'usage de la liberté.

Pour lui le problème était net. Elle eut brusquement peur qu'il ne devinât l'intention de cette discussion.

— Je rentre.

Dehors il se rendit compte qu'elle n'était pas venue avec sa bicyclette.

— Je te raccompagne avec la voiture. Devant sa protestation il ajouta, ironique :

— Je te laisserai à cent mètres.

Pendant qu'il manœuvrait avec la 2 CV, elle jeta de fréquents regards au mur d'accumulateurs que la lampe baladeuse éclairait toujours.

G..., le 3 octobre 196...

Monsieur le maire de G... (Vaucluse)

Confidentiel.

Monsieur le maire,

Cette fois, il y a vraiment du nouveau. Et j'en détiens l'exclusivité, comme l'on dit dans les journaux. Je crains que votre tranquillité ne soit sérieusement bouleversée dans les jours qui vont suivre.

Vous vous souvenez que Pietro Betucci et Denise Barrière avaient l'habitude de se rencontrer du côté du vieux moulin à huile. À cet endroit, la végétation est assez touffue et il y a de jolies cachettes sous les pins. De plus, l'ouvrier italien logeait non loin de là dans un cabanon appartenant à son employeur. Je sais que vous n'êtes pas un très bon marcheur, et que vos allées et venues se limitent à vous rendre de votre domicile à la mairie, de là jusqu'à la place où se joue la pétanque, et pour finir la journée à faire les derniers pas qui vous séparent du café et de vos trois pastis du soir. Pourtant dans votre jeunesse vous avez dû apprendre à connaître les alentours du vieux moulin à huile.

Entre le cabanon dont je vous parle et qui appartient à la famille Seyas, et le vieux moulin, il y a un puits. Autrefois les galopins du pays y descendaient, mais depuis quelques années il s'écroule. La mairie n'a d'ailleurs jamais rien fait à ce sujet. La margelle n'est pas très haute, et ce sont des planches pourries qui en protègent l'accès.

Je vous conseille vivement d'aller faire un tour dans ce coin. Partez un matin, pas trop tôt cependant. Il faut que la chaleur soit assez forte quand vous arriverez là-haut. Vous comprendrez pourquoi par la suite. Je vous conseille de suivre la route jusqu'au pont sur le ruisseau à sec. De là, vous remonterez le lit du ru jusqu'à hauteur des ruches du père Lagaride. Montez alors tout droit, et vous parviendrez vite au puits. C'est le chemin que j'ai d'ailleurs emprunté.

Poussé(e) par la curiosité et le désir de vous communiquer quelque chose de sensationnel, j'ai moi-même fait l'ascension ces jours derniers. On monte à travers la garrigue, et quand on arrive en vue du puits on éprouve le besoin de s'arrêter un moment pour reprendre son souffle. L'endroit est d'ailleurs agréable et protégé du soleil.

Vous ferez donc comme moi. Vous vous installerez sur une grosse pierre non loin de la margelle, et vous serez tenté d'allumer une cigarette. N'en faites rien. D'abord ce serait mauvais pour votre souffle après l'effort de la montée. Et puis ÇA VIENDRA À VOUS.

D'abord, on n'y prend pas garde. On ne pense qu'à essuyer sa transpiration et à regarder autour de soi. Il y a des abeilles qui butinent et des lézards qui courent sur la pierraille faisant sauter des dizaines de sauterelles.

On commence par éprouver un malaise et on se demande pourquoi. On

regarde autour de soi, en pensant qu'un animal, assez gros cependant, est venu mourir par là et empeste l'air.

Pour moi il s'est passé une chose affreuse. C'est ainsi que j'ai tout découvert. Imaginez-vous assis sur cette pierre chauffée par le soleil, et en proie à une inquiétude subite.

Soudain vous découvrez deux petits yeux noirs qui vous observent dans l'ombre des planches pourries recouvrant le puits. Vous sursautez. Il y a de quoi. Même si vous êtes un homme courageux, ce dont je ne doute pas. Vous aurez peut-être comme moi envie de fuir, horrifié et écoeuré.

Un rat, un gros rat même, vous regarde cruellement, prêt à vous sauter au visage, du moins j'ai eu cette impression, si vous approchez. Il s'agrippe à la margelle, le corps dans l'ombre du puits, avec juste le bout de son museau coincé à l'air libre.

Vous qui êtes prévenu vous ne partirez pas. Moi, j'ai eu envie de prendre mes jambes à mon cou. Si vous avez peur des rats, faites comme moi, attendez. Peut-être fera-t-il la même chose que l'autre jour et sortira-t-il lentement de son trou pour sauter à terre et disparaître en direction d'un gros tas de pierres.

Approchez-vous alors du puits. Je l'ai bien fait, moi. Et pourtant il y a gros à parier qu'il contient plusieurs de ces ignobles animaux. Soulevez une des planches et vous entendrez du bruit dans le fond. Mais tout d'abord vous serez suffoqué par l'odeur.

Quelque chose est en train de pourrir dans le fond, sous les pierres qui ont été jetées là. Une charogne. Il peut s'agir d'un chat ou d'un chien, mais il vaudrait mieux avoir une certitude. Moi je l'ai. Je sais ce que c'est.

On ne se serait jamais rendu compte de rien s'il n'y avait pas eu cette série d'orages au début du mois de septembre. La chaleur aurait momifié la chose inconnue. Mais l'eau est entrée dans le puits et a favorisé la putréfaction du corps. C'est du moins mon hypothèse.

Montez vous rendre compte par vous-même. Je peux me tromper. Peut-être n'y a-t-il dans ce puits que le cadavre d'un animal.

Pour l'instant je ne fais aucun rapprochement entre cette découverte et l'étrange attitude des dames Barrière. Il faut d'abord avoir une certitude.

De toute façon, vous ferez une bien agréable promenade sur une partie assez peu fréquentée de votre commune. Vous y retrouverez de vieux souvenirs.

Ne tardez pas. Je ne sais si la chose est bien grosse mais les rats sont nombreux. Et celui que j'ai vu paraissait très bien nourri.

Et puis je dois vous avouer que la curiosité me torture. J'ai hâte de savoir si ma découverte est sensationnelle.

Faites vite, monsieur le maire !

Un(e) administré(e) impatienté(e) et encore horrifié(e).

CHAPITRE IX

M^{me} Barrière ignorait sa sortie nocturne, M^{me} Barrière continuait de croire au miracle. Denise estimait toute la valeur de sa chance et se préparait à en profiter jusqu'au bout.

— Hier j'ai vu de la choucroute précuite chez le boucher. Qu'en penses-tu maman ?

— Ce serait une excellente idée, dit M^{me} Barrière. Nous arrivons à l'automne et il faut penser aux plats d'hiver. N'oublie pas de la faire copieusement garnir.

— Je vais y aller tout de suite, dit sa fille en regardant l'heure. Veux-tu me remplacer un moment ?

Comme autrefois à G..., M^{me} Barrière s'installa avec satisfaction dans le fauteuil.

— Sois tranquille, je me débrouillerai bien.

Denise prit son vélo, tourna le dos au village. Il ne lui fallut que quelques minutes pour arriver à l'entrepôt. Edmond n'était pas là pour la journée. Elle alla directement au mur d'accumulateurs, cacha son vélo derrière. On ne pouvait la voir de la route. Elle sortit de sa poche une pochette en plastique et un vieux couteau.

Vingt minutes plus tard elle pénétrait dans la boucherie et commandait sa choucroute. Elle fit ajouter de petits cervelas fumés, du lard, du jambon, des côtelettes et des rondelles de mortadelle.

— Gardez-moi une épaule de mouton pour demain dimanche, dit-elle en payant.

En voyant ses achats M^{me} Barrière poussa de petites exclamations de joie.

— Je me mets tout de suite au travail, dit-elle. Nous allons faire un repas excellent.

— N'oublie pas de poivrer, dit sa fille en s'installant à son bureau.

Bientôt l'odeur de la choucroute se répandit dans toute la maison, et les quelques clients épiloguèrent joyeusement sur le repas en préparation.

À l'heure de la fermeture, Denise n'oublia pas d'emporter la pochette en plastique qui contenait une poudre blanchâtre.

— Veux-tu que j'aille acheter du vin blanc ?

— Il n'en reste pas une bouteille à la cave ?

C'était exact.

Pendant que M^{me} Barrière était au W.C., Denise répandit de la poudre sur la côtelette la plus cuite. Sa mère détestait le porc saignant et grillait soigneusement celui qu'elle mangeait. Le morceau était facilement reconnaissable.

M^{me} Barrière dévora gloutonnement le contenu de deux assiettes, avalant plusieurs verres de vin blanc.

— Excellente, n'est-ce pas ?

Denise mangeait avec appétit. Elle n'était ni inquiète ni secrètement horrifiée. Il n'y avait plus qu'à attendre maintenant.

Il lui sembla à la fin du repas que M^{me} Barrière était très altérée. Elle ne prenait plus de vin mais de grands verres d'eau.

Au café elle fit une grimace.

— J'ai comme un goût de métal dans la bouche.

— La choucroute peut-être, dit tranquillement Denise qui savourait le contenu de sa tasse.

M^{me} Barrière s'allongea dans le fauteuil, mais au bout de quelques minutes elle se mit à soupirer.

— Je crois que j'ai trop mangé. À mon âge c'est imprudent. Ma langue est râpeuse et j'ai l'impression que mon palais se rétracte.

— Reste là, je vais faire la vaisselle. Veux-tu une infusion ?

Sa mère secoua la tête d'un air dolent :

— Tout à l'heure. Maintenant j'ai des nausées.

Denise l'observa tout en faisant le ménage. Elle somnola un peu, puis s'éveilla en déclarant qu'elle avait mal à l'estomac.

— Je n'arrive pas à digérer. Veux-tu me préparer du bicarbonate de soude ?

Au bout de quelques minutes elle affirma que ça allait mieux. La jeune fille vidait le récipient ayant contenu la choucroute.

— Veux-tu que je la jette si tu as l'impression qu'elle t'a fait mal ?

La gourmandise de M^{me} Barrière fut plus forte :

— Non. Ça va aller mieux. J'en mangerai ce soir. Ce serait dommage de la mettre à la poubelle.

Le samedi le bureau fermait à quatre heures. Edmond téléphona un peu avant. Elle lui expliqua que sa mère était très fatiguée et que leur projet pour le lendemain paraissait bien compromis.

— Je suis allée chez toi, dit-elle, vers dix heures.

Il s'étonna.

— Je t'avais dit que je n'y serais pas.

Elle prenait les devants dans le cas où quelqu'un l'aurait vue.

— J'avais complètement oublié. Je suis un peu troublée à cause de ma mère.

L'appareil près des lèvres, elle parlait bas pour que sa mère ne l'entende pas. Elle aurait compris d'où venait son mal.

— Très bien, dit-il. Je passerai quand même te voir demain matin. Il ne renonçait pas facilement.

— Vers les dix heures, précisa-t-il.

Elle chuchota une vague approbation. Une fois qu'elle eut raccroché elle jeta un coup d'œil dans la cuisine. M^{me} Barrière paraissait souffrir.

— Comment te sens-tu ?

— Mal. Veux-tu m'aider ?

La grosse femme était très faible sur ses jambes. Denise la conduisit jusqu'au W.C.

— Laisse-moi, haleta sa mère.

Denise alla fermer la porte du bureau et les volets. Elle rangea quelques papiers. La rapidité du mal la laissait songeuse. La poudre devait vraiment être très toxique. Elle en avait répandu une bonne quantité sur la côtelette.

Revenue dans la cuisine, immobile contre la porte de séparation, elle se demandait quelles étaient ses propres intentions. Elle cherchait surtout à amoindrir physiquement sa mère et par là même à annihiler sa volonté. Une obscure prémonition lui laissait entendre qu'elle devrait aller plus loin, jusqu'au bout.

— Denise.

Livide, M^{me} Barrière sortait des cabinets.

— Aide-moi. Je vais aller m'allonger un moment. Je me sens les jambes faibles.

Son bras dodu s'enroula autour des épaules de la jeune fille. La jambe plâtrée traînait sur le sol avec un bruit sourd.

L'ascension de l'escalier fut longue et difficile. M^{me} Barrière s'arrêtait à chaque marche et tout le poids de son corps reposait sur Denise. Sa jambe blessée la gênait énormément.

— Je n'ai même pas la force de la hisser, gémissait-elle.

Quand sa mère fut allongée Denise lui arrangea l'oreiller sur le traversin.

— Veux-tu que je fasse venir le médecin ?

Elle n'éprouvait aucune crainte et le proposait avec bonne foi. M^{me} Barrière eut un sourire confus :

— Inutile... Pour une indigestion, j'aurais bonne mine. Il trouverait stupide qu'une vieille femme comme moi se goinfre de la sorte.

Jusque-là sa mère n'avait aucun soupçon, aucun doute. Elle mettait son indisposition sur le compte de sa gourmandise.

— Laisse-moi. Je t'appellerai si j'ai besoin de toi. Je veux rester seule.

Pendant une demi-heure la jeune fille resta assise dans la cuisine,

les mains posées sur ses genoux, le regard fixé dans la même direction.

Quand elle remonta il lui sembla que le visage de sa mère avait fondu de moitié. Pourtant la grosse femme ne transpirait pas, mais la souffrance la contractait toute et ses mains poignaient son estomac sous le drap.

— C'est là surtout, souffla-t-elle.

Elle avait de la difficulté à avaler :

— J'ai l'intérieur de la bouche semblable à du bois. Va me chercher quelque chose à boire.

Quand elle revint avec un jus d'orange, il lui apparut que l'état de sa mère empirait.

— Je ne sens plus mes jambes, murmura-t-elle quand elle eut avalé goulûment le contenu du verre.

Elle sourit malgré tout :

— Je te donne du travail, fille.

Un peu perfidement :

— C'est mon tour maintenant. Au mois de juin c'était toi et c'était bien plus grave.

Denise resta impassible. Elle n'éprouvait rien, ni crainte ni pitié.

C'est un peu avant la nuit qu'elle décida d'appeler le médecin. M^{me} Barrière ne pouvait presque plus parler et son regard était étrange.

CHAPITRE X

Le docteur Perroud était grand et fort avec un visage couperosé. Il roulait les r en parlant, regardait autour de lui avec la curiosité d'un paysan.

Dans la cuisine son poids faisait craquer la chaise tandis qu'il rédigeait l'ordonnance.

— Vous la trouvez comment, docteur ?

Le médecin releva la tête, la scruta de ses petits yeux rusés.

— Mal, très mal même.

— C'est plus qu'une indigestion.

— Oui.

Denise lui avait parlé de la choucroute.

— Vous l'avez achetée dans un de ces grands magasins de la ville, hein ?

— Ici, chez le boucher-charcutier.

Le docteur avait paru fâché.

— C'est un ami. Nous allons chasser ensemble. Il n'a que de très bons produits.

Denise avait compris l'importance de cette réponse pour elle. C'est pourquoi elle insistait, debout de l'autre côté de la table.

— Ce ne peut être que la choucroute ou la charcuterie. Ma mère était très bien et avait beaucoup d'appétit. Brusquement, une heure après elle a commencé d'être malade.

D'un pas décidé elle alla au réfrigérateur, en sortit les restes du repas de midi.

— Voilà. J'ai envie de les porter à l'analyse dans un laboratoire.

Perroud haussa les épaules.

— Vous n'en trouverez pas d'ouvert avant lundi.

Cette réticence, sa grimace significative étaient notées par Denise. Le médecin défendait son ami.

— Je lui ai fait une piqûre pour soutenir le cœur. Il est maintenant trop tard pour lui faire un lavage d'estomac. Et puisque vous dites qu'elle a vomi.

— Vous ne croyez pas utile de la faire transporter à Villefranche, à l'hôpital ?

Il ne répondit pas tout de suite. Il devait peser le pour et le contre, et ressemblait de plus en plus à un marchand de bestiaux matois.

— Trop faible maintenant pour le grand jeu.

Sa grosse main poilue poussa l'ordonnance vers elle :

— J'espère qu'avec ça nous la sortirons de là. Qu'allez-vous faire de ça ?

Il désignait le reste de la choucroute.

— Je ne sais pas encore, dit Denise. J'attendrai lundi pour prendre une décision.

Le docteur se leva brusquement.

— Il faut se méfier de ces histoires-là. La responsabilité des Sève sera difficile à établir. À condition que cette choucroute soit mauvaise, ce que je ne crois pas.

Dans son esprit la jeune fille espérait tirer un bénéfice pécuniaire de la maladie de sa mère. Elle le fortifia habilement dans cette pensée.

— Ma mère n'a pas la Sécurité sociale, et tout cela risque de faire beaucoup trop de frais pour moi. Après tout ils n'ont qu'à surveiller soigneusement leur marchandise.

D'un geste nerveux elle enferma les restes et, la porte claquée, se mit devant. Le docteur Perroud la considéra avec un léger étonnement. Il n'avait plus envie de partir aussi vite, et allait essayer d'éclaircir la situation avant d'aller prévenir les Sève.

— Votre mère était déjà très affaiblie par son accident. Et elle mangeait sûrement trop. C'est certainement la quantité et non la qualité absorbée qui est en cause.

Denise eut envie de sourire en constatant combien il était facile de manœuvrer les gens. Pourtant elle garda son visage sévère.

— De plus elle a le cœur très fatigué, et cela depuis quelques années certainement. Son immobilité forcée n'a pas arrangé son état, loin de là.

— Vous ne croyez pas à une intoxication ?

Il hésita, lui jeta de petits regards inquisiteurs.

— Il est certain que la charcuterie Sève a vendu une certaine quantité de choucroute, et il n'y a pas d'autres malades en ce moment dans le village. Elle est sûrement en vente depuis plusieurs jours.

— Il suffit d'une boîte avariée, dit Denise avec obstination.

L'homme haussa ses épaules et son visage exprima sa mauvaise humeur.

— Je vois que vous avez une idée préconçue.

Il se dirigea vers la porte.

— Dans ce cas, comment expliquez-vous l'état de ma mère ?

Il se retourna à peine :

— Embarras gastrique compliqué par l'état affaibli de la malade. Je ne serais pas surpris que cela se termine par une bonne entérite.

Il inclina sèchement la tête et sortit. Sa voiture stationnait dans le

chemin creux qui débouchait sur la place. Denise referma la porte et alla voir par la fenêtre du bureau. Elle ne s'était pas trompée. Le docteur Perroud prenait la direction de la charcuterie Sève.

— Il va les mettre en garde, pensa-t-elle avec un sourire de satisfaction.

M^{me} Barrière avait toute sa lucidité quand elle remonta.

— Je dois aller à la pharmacie. Cela me prendra une heure.

— Je souffre un peu moins. Ne me laisse pas seule trop longtemps.

Son regard s'attachait au visage de sa fille :

— Qu'a dit le médecin ?

— Un bon embarras gastrique un peu compliqué.

Sa mère soupira :

— J'ai si peu d'activité. Je n'aurais pas dû dévorer ainsi.

Denise revint au bout de trois quarts d'heure. Elle pénétra sans bruit dans la cuisine et déposa les médicaments sur la table. À tout hasard le médecin avait prescrit de la tifomycine et son complément régénérateur en cas d'effet trop brutal de l'antibiotique.

Ce régénérateur était enfermé dans de petites capsules de pain azyme. Denise réussit à en ouvrir une très facilement. Elle vida une partie de la poudre qu'elle contenait et la remplaça par le sulfate de cadmium. Pour ne pas se tromper elle la posa au-dessus du coton qui protégeait les autres capsules.

Sa mère sommeillait, et elle attendit qu'elle s'éveillât pour lui faire prendre les premiers médicaments. M^{me} Barrière se laissa faire comme une enfant.

— Avant l'arrivée du médecin j'ai eu très peur, lui confia-t-elle. Je tombais dans un trou noir et j'étais sûre que j'étais en train de mourir.

Denise lui sourit.

— Demain tu iras bien mieux.

— Le docteur l'a dit ?

— Oui.

M^{me} Barrière s'allongea avec un soupir.

— Dans une heure environ tu prendras de la tifomycine et un cachet qui doit être avalé en même temps. Je vais descendre. As-tu besoin de quelque chose d'autre ?

— Non.

Fait étrange, Denise trouva cette heure très longue. Elle prit un livre mais ne put s'y intéresser. Enfin l'aiguille des minutes arriva à son but.

Elle allait monter lorsqu'on frappa à la porte. Elle pensa à Edmond, mais ce n'était que la voisine, celle que les cris de M^{me} Barrière avaient déjà fait accourir une fois.

— Vous avez quelqu'un de malade ?

— Ma mère.

— C'est grave ? J'ai vu le docteur Perroud sortir d'ici.

Tout en regardant le visage morne de la femme, Denise se demandait si elle devait lui parler de la choucroute comme cause de la maladie. Elle décida de se taire. Plus tard ces propos pourraient prendre une importance inquiétante.

— Une sorte d'entérite.

— Peut-on la voir ?

Denise réfléchit rapidement.

— Bien sûr. Justement je lui montais son remède.

Elle lui désigna l'escalier.

— Allez-y, je vous suis.

Seule, elle ôta la capsule falsifiée et la déposa dans le tiroir du buffet. L'arrivée de cette femme venait de lui donner une idée. Mieux valait ne pas précipiter les choses pour l'instant.

M^{me} Barrière répondait par des grognements aux questions de la femme, et son regard s'accrocha à Denise pour la supplier.

Celle-ci ne répondit pas tout de suite au désir de sa mère.

— Alors, tu es contente ? Notre voisine est venue te faire une petite visite. Tu vois que nous ne sommes pas abandonnées.

La femme se rengorgea un peu :

— Si jamais vous avez besoin de quelque chose...

Puis elle se tut vite, de peur d'être obligée de donner suite à sa proposition.

M^{me} Barrière prit la tifomycine et la capsule, puis se rejeta vivement en arrière.

— Renvoie-la, souffla-t-elle.

— Voilà, dit Denise du même ton enjoué. Maintenant ça va aller très bien.

Puis elle entraîna la voisine hors de la chambre, se composa un visage attristé.

— Le médecin pense que c'est grave.

Du coup la voisine retrouva quelque énergie pour s'enquérir.

— Ah oui ?

— Depuis son accident ce n'est plus la même femme, dit Denise.

Elle restait debout en espérant que l'autre allait se décider à partir. Ce qu'elle fit au bout de cinq minutes, emportant la conviction que les jours de M^{me} Barrière étaient en danger. La jeune fille lui faisait confiance pour répandre le bruit dans le village, surtout à la sortie de la messe le lendemain.

C'est pourquoi elle avait remis à plus tard son projet de faire absorber la capsule dangereuse à sa mère. La voisine lui avait fait reprendre contact avec la réalité, avec ce village qui aurait accepté

difficilement une fin aussi rapide. Ces gens-là avaient droit à des égards. Il fallait les préparer habilement.

Enfin elle avait décidé d'ajouter un autre épisode à son plan concernant la choucroute. Mieux valait exploiter à fond ce filon qui allait lui attirer la complicité plus ou moins volontaire du docteur Perroud. Aveuglé dans sa défense des Sève, il en oublierait toute maîtrise dans son diagnostic.

Jusqu'à minuit elle s'occupa, nettoya la cuisine, fit sa toilette. De temps en temps, elle montait. M^{me} Barrière dormait lourdement.

Edmond l'avait peut-être attendue en nettoyant ses accus. Elle fut tentée de faire un saut jusque chez lui, et seule la crainte d'être vue la retint.

Avant de se coucher elle réveilla sa mère pour lui faire prendre ses médicaments.

— Je souffre moins, dit la grosse femme, mais je me sens si faible. Je serais incapable de quitter mon lit.

Denise dormit d'un trait jusqu'à ce que la sonnerie du réveil la fasse sursauter. Elle se dressa sur son lit, prise de panique.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-elle. Elle avait rêvé que sa mère était morte dans la nuit et que c'était la voisine qui venait de la réveiller pour le lui annoncer.

Il y avait une odeur dans la chambre de sa mère, et elle ne pouvait la définir.

— C'est toi ?

M^{me} Barrière avait les yeux grands ouverts.

— Je n'ai pas pu trouver la poire. Je n'ai même pas la force de lever le bras. Que fais-tu ?

— Il faut que tu prennes tes médicaments. Il lui semblait que les gencives de sa mère étaient jaunes sous la lumière de la lampe. Quand elle revint avec les remèdes, elle se pencha vers elle.

— Que regardes-tu ?

— Rien.

La gencive supérieure était très colorée, sulfureuse. La jeune fille, troublée, retourna au lit et ne put se rendormir. Elle finit par descendre pour consulter un dictionnaire. Elle n'y trouva que de faibles indications. Le sulfure jaune de cadmium s'employant en peinture, elle pensa qu'il existait une relation de cause à effet dans la coloration jaunâtre de la gencive de sa mère.

À huit heures, l'heure des remèdes, M^{me} Barrière demanda du café au lait. Elle le but avec plaisir. Auparavant elle avait absorbé la capsule contenant le sulfate de cadmium. Désormais Denise allait l'observer avec l'état d'esprit d'une laborantine ayant joué à l'apprenti sorcier.

Une heure plus tard les douleurs de M^{me} Barrière reprenaient. Elle vomit à plusieurs reprises avant de tomber dans un état voisin du coma.

Denise téléphona au médecin. Une voix de femme lui répondit qu'il passerait dès qu'il le pourrait. Peut-être était-il à la chasse avec son ami le charcutier.

À dix heures, Edmond frappa à la porte de la cuisine. Il remarqua sa mine défaite et son regard fixe.

— Qu'y a-t-il ?

— Maman est très mal.

— Elle est couchée ?

Comme il ne paraissait pas la croire, elle le fit monter au premier. Il fut stupéfait de l'état de la grosse femme.

— Il faut faire venir le docteur le plus vite possible, chuchota-t-il.

— Il doit venir. Je viens de lui téléphoner.

Ils descendirent. Elle lui expliqua que c'était certainement la choucroute qui lui avait fait mal. Il lui demanda le nom du médecin et hocha la tête avec circonspection.

— Tu aurais dû t'adresser à un autre. Je n'ai pas tellement confiance en lui.

— C'est trop tard maintenant.

— Tu peux bien consulter un autre médecin ?

Denise traversa la pièce sans lui répondre, alla balayer son bureau.

— Veux-tu que j'appelle le médecin de Fareins ? C'est presque un ami.

— Non. Attendons ce que va dire le docteur Perroud.

— Vas-tu faire analyser cette choucroute ?

— Peut-être, oui.

Il fumait, adossé au mur, intimidant et familier à la fois. Denise aurait souhaité qu'il la prenne dans ses bras et lui parle doucement.

— Comment tout cela a commencé ?

Elle le lui expliqua tranquillement, parla du repas pantagruélique de M^{me} Barrière.

— Elle en a vraiment mangé beaucoup. Trop certainement, mais si elle avait été saine, aujourd'hui il ne devrait rien y paraître.

Il la suivait des yeux et c'était étrange et délicieux à la fois.

— Je t'ai appelée hier.

Elle s'immobilisa, le cœur battant.

— Oui ?

— Tu m'as annoncé alors que M^{me} Barrière était déjà fatiguée depuis le matin. La veille tu m'avais laissé entendre qu'elle ne pourrait me recevoir aujourd'hui.

D'un ton plus sec, il ajouta :

— Ça ne l’a pas empêchée de dévorer une choucroute.
La poitrine contractée elle ne trouvait absolument rien à répondre.

CHAPITRE XI

Pour échapper à l'atmosphère lourde que la question d'Edmond avait créée dans la cuisine, elle sortit dans le chemin faisant mine de regarder si le docteur n'arrivait pas. La cloche de l'église se mit à sonner et elle frissonna. Le temps était couvert et les couches de brume ensevelissaient les arbres du pré.

Elle attendit quelques secondes puis rentra :

— Il fait frais.

Toujours avec la même intention d'échapper aux regards de son amant, elle pressa une orange au-dessus d'un verre. Lui, se rapprocha lentement.

— Je m'en vais, dit-il. J'ai l'impression que je te gêne.

Elle releva vivement la tête :

— Toi me gêner ? Pourquoi ?

— Tu ne réponds pas à mes questions et tu agis comme si je n'étais pas là.

— Je suis préoccupée, dit-elle.

Sa main se posa sur son épaule :

— Pourquoi ? N'as-tu jamais souhaité que ta mère soit mal, très mal même ?

Le visage neutre, elle regardait dans l'ouverture de son col de chemise.

— Tu peux être libre d'ici quelques heures, quelques jours. N'y as-tu jamais pensé ?

— Je ne sais pas.

Prenant son menton dans ses doigts il lui releva la tête pour plonger dans ses yeux, mais elle les fermait avec la ferveur d'un enfant qui ne veut rien voir.

— Denise ?

— Tu me tortures.

— Peux-tu me jurer que tu n'as pas fait plus que souhaiter le mal dont souffre ta mère ?

Elle resta figée. Dans les doigts d'Edmond son menton tremblait.

— Le vrai courage, c'est de lutter farouchement contre les difficultés. On ne peut les abattre toutes. Tu n'as jamais osé entrer en lutte ouverte avec ta mère.

— Qu'en sais-tu ? murmura-t-elle.

— J'en suis certain.

— Laisse-moi, souffla-t-elle.

Il la lâcha et elle ouvrit les yeux, libérant quelques larmes qui roulèrent sur ses joues.

— Pardonne-moi, dit-il avec douceur. Mais tu es si étrange que je suis obligé de te torturer pour te faire parler.

— Je suis lasse. Cette nuit j'ai peu dormi. Maintenant il faut que je remonte vers elle.

Il s'écarta en direction de la porte.

— Je reviendrai, dit-il, cet après-midi. J'espère que ta mère ira mieux.

— Oui. Ta sœur est là ?

— Non. Nous devons partir. Je l'avais avertie de ne pas se déranger.

Denise fit quelques pas, se colla à lui :

— Embrasse-moi !

Quand il fut parti elle se mit à pleurer. Ses yeux étaient encore rouges quand le docteur Perroud arriva. Il lui jeta un regard furtif, parut gêné.

— Votre mère va plus mal ?

— Oui.

Elle regrettait que ses larmes prêtent à confusion. Elle souhaitait que les événements entourant la maladie de sa mère se déroulent dans une certaine équivoque, mais n'aimait pas jouer la comédie de la douleur et des regrets. À ce sujet elle avait la conviction que sa culpabilité serait réduite à quelques gestes instinctifs. Personne ne pourrait lui reprocher de s'être composé un personnage de fille inconsolable.

Le médecin se pencha sur M^{me} Barrière pendant plusieurs minutes. Il l'ausculta longuement, écouta son cœur. Son lourd visage de jouisseur exprimait un certain désarroi.

— Vous avez suivi les indications de l'ordonnance ?

— Exactement. Elle a passé une nuit assez bonne, et c'est depuis ce matin qu'elle est ainsi. À huit heures elle a voulu du café au lait, mais l'a rejeté un peu plus tard.

Le docteur Perroud alla à la fenêtre, regarda au travers des persiennes tirées.

— Il faut la faire transporter de toute urgence à l'hôpital de Villefranche, dit-il.

Il alla à la malade, la découvrit. Les jambes de M^{me} Barrière étaient tendues de façon extraordinaire. En essayant de les plier il constata une grande raideur.

— Allons téléphoner, dit-il. Pouvez-vous la mettre en clinique ?

— Bien sûr, dit Denise.

Il fut visiblement soulagé. Elle demanda le numéro qu'il lui indiquait, et il prit le combiné. Au cours de la conversation il donna à Denise l'impression de se débarrasser de certains soucis.

— Très bien, dit-il. L'ambulance de la clinique va venir chercher votre mère. Vous pourrez l'accompagner.

— Que dois-je faire en attendant ?

— Laissez-la tranquille.

Le médecin consulta sa montre.

— Je vais moi-même me rendre à Villefranche pour discuter avec le chirurgien.

Une fois seule elle guetta sa voisine à la sortie de la messe. Elle lui expliqua que sa mère allait être emmenée, et lui demanda de la surveiller pendant quelques minutes.

— J'ai une course à faire, dit-elle.

Elle enfila son imperméable, se chaussa et se dirigea vers la boucherie-charcuterie Sève. La patronne était seule, et encore avec ses habits du dimanche quand elle entra. Elle eut un geste de surprise et regarda derrière elle du côté de sa cuisine où devait se trouver son mari.

— Je viens décommander mon épaule d'agneau, dit Denise en la regardant bien en face.

— Bien, mademoiselle.

— Ça ne vous dérange pas que je ne la prenne pas ?

M^{me} Sève se hâta de la rassurer :

— Pas du tout, vous pensez !

— Vous comprenez pourquoi ?

La femme reprit son souffle, eut encore un regard désespéré pour son arrière-boutique.

— Bien sûr.

Denise fit semblant de sortir, puis se retourna brusquement.

— Vous ne me demandez pas des nouvelles de ma mère, fit-elle d'une voix durcie.

— Oh ! excusez-moi. Comment va-t-elle, la chère dame ?

La jeune fille hocha la tête :

— Mal, très mal. Si mal que le docteur Perroud la fait transporter à Villefranche.

La bouchère recula, et son visage changea de couleur.

— Vraiment ?...

— Son état est désespéré. Tout a commencé hier avec la choucroute que j'ai achetée chez vous.

Elle regarda du côté de la vitrine réfrigérée. Il n'y avait plus le tas de choucroute.

— Vous avez tout vendu ?

— Oui.

— Et personne dans le village, autre que ma mère, n'a été malade ?

M^{me} Sève ne savait que dire.

— L'avez-vous jetée ?

Son mari, qui devait guetter dans l'ombre de la cuisine sortit, le visage courroucé.

— Pourquoi l'aurions-nous jetée ? Nous n'avons rien à nous reprocher.

Denise restait très calme au milieu du magasin.

— Je ne cherche pas à vous attirer des histoires, monsieur Sève. Si vous ne l'avez pas jetée, vous pouvez me donner le nom des personnes auxquelles vous en avez vendu après moi ?

Cette fois ils se regardèrent avec une certaine consternation. Lui réagit le premier :

— Si vous croyez que nous nous rappelons chaque client.

— Le village n'est pas tellement grand. Il restait beaucoup de choucroute. Vous en avez vendu au moins à trois personnes.

Sève la coupa brutalement :

— Inutile de chercher. C'est nous qui l'avons mangée.

Brusquement conquis et ragaillardi par cette idée imprévue, il se mit à rire en se tapant le ventre :

— Et vous voyez ? Nous nous portons bien, nous.

Elle le regarda froidement :

— Et pendant ce temps, ma mère est en train de mourir.

Ce qui jeta un froid.

— Faut pas exagérer, murmura l'homme. Vous savez, dans ces cas-là, ils arrivent à faire des miracles.

— Dans quels cas ? demanda Denise.

Il bafouilla :

— Mais dans celui de votre mère.

— C'est-à-dire intoxication alimentaire, ajouta Denise. Je suppose que nous ne retrouverons jamais la boîte qui a contenu cette choucroute précuite ?

Ce qui fit lever les bras au ciel à l'homme.

— Les boîtes, vous savez ! On les met derrière. Les gosses viennent en prendre. On ne sait jamais ce qu'elles deviennent.

— Je vois, dit Denise.

Cette fois elle se dirigea pour de bon vers la porte, se retourna légèrement :

— Excusez-moi de vous priver du docteur Perroud pour aujourd'hui. Il n'ira pas à la chasse avec vous.

— Oh ! ça ne fait rien, fit l'autre sans réfléchir, puis il se mordit les lèvres en rencontrant le regard furieux de sa femme.

Denise était déjà loin.

— Tu n'aurais pas dû répondre, dit la femme en suivant la jeune fille des yeux.

— Et puis ? Tout le monde sait que nous sommes bien avec le docteur.

M^{me} Sève renifla.

— Tu crois qu'elle va essayer de nous attirer des ennuis ?

— Perroud nous a dit de ne pas nous en faire. Moi j'ai confiance en lui. Ce n'est pas pour rien que nous avons fait la guerre ensemble, et que nous avons été capturés en même temps, ajouta-t-il fièrement.

Une fois chez elle, Denise remercia la voisine et la renvoya chez elle. Elle prépara quelques affaires pour emporter à la clinique.

L'ambulance arriva sur la place, et elle ouvrit la porte du bureau pour laisser passer les deux infirmiers et le brancard. Il y avait de petits groupes sous les platanes, du côté du monument aux morts.

Les deux hommes peinèrent beaucoup pour descendre M^{me} Barrière au rez-de-chaussée. L'escalier était étroit et ils ne purent passer le brancard. Ils la déposèrent dessus, une fois dans la cuisine. L'infirmier lui prit le pouls, parut brusquement inquiet.

— Dépêchons-nous.

Le docteur Perroud discutait dans un couloir de la clinique avec le chirurgien. Ils s'enfermèrent ensuite avec la malade pendant une longue demi-heure. Assise dans le couloir, Denise attendait calmement. Elle ne pensait absolument à rien. C'était un effort douloureux.

Une infirmière vint l'avertir qu'un monsieur la demandait. C'était Edmond, qui vint au-devant d'elle dans le hall.

— Je viens d'apprendre, dit-il. Est-ce qu'ils vont l'opérer ?

— Je ne sais pas. Ils l'examinent.

Il lui serra le bras.

— Je reste en ville. Si tu as besoin de moi téléphone à ce numéro. Tu vas passer la nuit ici ?

Rapidement il écrivait le numéro sur son calepin, déchirait la page.

— Je ne crois pas. Demain il me faut ouvrir le bureau. Je rentrerai ce soir. Passe me prendre vers sept heures.

— Entendu, mais tu peux toujours téléphoner.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'elle avait rejoint sa chaise dans le couloir, quand les deux médecins sortirent. Le chirurgien lui souriait gentiment.

— Il faut être courageuse, mon petit. Votre mère n'est pas

opérable. Elle est vraiment trop faible.

— De quoi souffre-t-elle ?

— D'une péritonite aiguë et d'une myélite qui expliquerait la raideur de ses jambes. Le docteur Perroud m'a expliqué qu'elle s'était fracturé une jambe en tombant dans l'escalier. Il est possible qu'elle ait subi un traumatisme spinal. Nous pourrions le détecter à la radio, mais je crains que la préparation à un tel examen ne lui soit fatale.

Denise écoutait avec attention.

— Ce traumatisme aurait pu être détecté au moment de la fracture ?

Le chirurgien parut en douter :

— Ce n'est pas certain.

— Si je comprends bien, il faut la ramener ?

— Oui. Nous venons de lui faire une piqûre de morphine qui soulagera ses souffrances.

— Elle est condamnée ?

— Sait-on jamais ?

Quand M^{me} Barrière fut de nouveau dans l'ambulance, le docteur Perroud lui proposa de la reconduire chez elle. D'abord tentée de refuser, elle accepta. Le médecin conduisait en silence tandis qu'elle préparait plusieurs attaques.

— Rien ne m'empêche de porter plainte, n'est-ce pas ?

Sur le volant les grosses mains de Perroud parurent se contracter.

— Contre qui ?

— Je ne sais pas. Contre X... par exemple. Que se passera-t-il ?

— Le procureur de la République demandera l'avis de plusieurs médecins. Si votre mère décède, une autopsie sera ordonnée. Quel bénéfice comptez-vous en tirer ? ajouta-t-il avec une certaine insolence.

— Aucun. Éviter simplement que de pareilles choses ne se renouvellent, dit-elle.

Il resta silencieux jusqu'à ce qu'ils aient traversé la Saône. Devant eux l'ambulance filait rapidement. L'infirmier et le chauffeur devaient avoir hâte de se débarrasser de la moribonde.

— Avez-vous parlé de la choucroute au chirurgien ?

— Non. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait vous-même ? rétorqua-t-il rudement.

— Je pensais que vous le feriez.

— Pour prouver la culpabilité des Sève, puisque c'est d'eux qu'il s'agit, il faut des arguments solides.

Elle sourit faiblement :

— J'ai conservé le reste de la choucroute.

Perroud continuait :

— De plus vous-même n'avez pas été indisposée.

— J'en ai mangé très peu, mais j'ai ressenti quelques maux d'estomac suivis de coliques. J'ai la chance d'être en bonne santé et de ne pas avoir beaucoup d'appétit. Mais il suffit qu'une partie seulement ait été contaminée.

Cette fois elle énervait le médecin, et c'était ce qu'elle souhaitait.

— Vous conservez cette choucroute dans votre réfrigérateur. Rien ne prouve qu'il marche convenablement, que vous n'avez pas laissé le plat au-dehors très longtemps. Une enquête de ce genre ira au fond des choses. Vous allez partager le village en deux clans, et finalement vous serez obligée de partir car votre administration vous le demandera.

La jeune fille ne répondait pas, les yeux fixés sur l'ambulance.

— Croyez-moi, reprit le docteur avec bonhomie. Vous avez l'impulsion de la jeunesse, mais plus tard vous comprendrez que j'ai eu raison.

Elle soupira, et Perroud pensa que la partie n'était pas loin d'être gagnée.

G..., le 7 octobre 196...

Monsieur le maire de G... (Vaucluse)

Monsieur le maire,

Vous pouvez dire que vous m'avez fait ronger mon frein. Ma dernière lettre date du 3, et il vous a fallu deux grands jours pour vous décider à monter jusqu'au puits en question. Pendant ce temps l'impatience me gagnait, et j'étais même jusqu'à me demander si ma lettre vous avait été remise.

Il paraît que vous êtes sujet à des crises d'asthme, et peut-être est-ce la raison qui vous a fait remettre ce projet. Comme vous craignez le ridicule, vous ne vouliez pas que ce soit un autre que vous qui s'occupe de cette affaire. Je vous comprends parfaitement.

Alors ?

Qui avait raison ?

Je ne triomphe pas. Je suis simplement plus à l'aise pour écrire cette lettre. J'hésite même, et je me demande si elle sera anonyme comme les autres. Je n'aime pas cette forme d'envoi non signé. Pourtant oserai-je ajouter mon nom à la fin ?

Ainsi, c'est là qu'elle l'avait mis.

Ainsi, elle l'avait tué.

J'ai du mal à y croire encore. Cette M^{me} Barrière avait pourtant l'air d'une femme douce et tranquille, paisible et peu sanguinaire.

Une véritable grand-mère plutôt, comme on aime les imaginer.

Je ne triomphe pas, car j'ai commis une erreur. Je croyais que c'était autre chose qu'il y avait dans les puits. Vous me comprenez ? Inutile d'insister sur ce côté pénible et cruel de l'histoire.

Jamais je n'aurais imaginé que c'était lui, Pietro Betucci, qui gisait dans le fond. On a dit que les rats l'avaient quelque peu défiguré, mais plusieurs personnes l'ont reconnu. D'ailleurs la date approximative du décès se situe aux alentours de la fin mai et c'est alors qu'il a disparu.

Dans le village on ne sait pas encore qui l'a tué. On dit même que les enquêteurs n'ont aucune piste. Pourtant monsieur le maire, nous deux nous savons qui peut avoir fait ça. C'est elle, M^{me} Barrière, et personne d'autre.

Surtout n'allez pas accuser la fille. Elle y tenait bien trop à son Italien, pour avoir tenté de lui nuire. On ne connaît pas encore le résultat de l'autopsie, mais je devine à peu près comment elle a pu faire.

M^{me} Barrière a dû aller là-haut un samedi soir, avec la ferme intention de le faire disparaître. Je parierais que, sous un prétexte quelconque, elle l'a amené au bord du puits et l'a fait basculer dedans. Il suffisait d'étudier son coup. Maintenant que j'y pense, une des pierres de la margelle, descellée certainement depuis longtemps, a disparu. Elle doit se trouver au fond.

Vous pensez bien que Pietro Betucci se méfiait peu, sinon pas du tout,

d'une grand-mère larmoyante. Elle l'a roulé dans les grandes largeurs. Elle a peut-être fait semblant de se baisser et hop, lui saisissant les pieds, elle l'a fait basculer dans le trou, aidée par la pierre descellée.

Ce n'est pas très profond, mais il a dû arriver dans le bas rempli de cailloux la tête la première. Ensuite la brave dame a dû travailler ferme pour jeter des kilos et des kilos de pierres sur sa victime.

Une pierre pour la tête, une pour sa jolie figure de séducteur, une pour la moustache, une pour son cou puissant de taureau, une bien grosse pour la poitrine. J'imagine tellement bien la satisfaction de M^{me} Barrière pendant ces instants-là, son exaltation.

Comment voulez-vous que Pietro Betucci s'en tire ? On a dit qu'il y avait plusieurs quintaux de pierre entassés sur son corps. Ce que j'admire le plus, c'est la force et l'obstination de M^{me} Barrière. Quelqu'un pouvait la surprendre. Il lui a fallu deux ou trois heures pour achever son travail. C'est pourquoi dans le village on ne pense pas encore à elle. On suppose que c'est un ami ou un ennemi de cet ouvrier agricole qui l'a assassiné.

Quand la vérité éclatera, tout le monde sera fortement surpris. Car enfin il faudra bien qu'on découvre la véritable coupable. Il paraît qu'il n'y a pas d'indices bien sérieux. D'autre part on ne peut établir de façon ferme la date de la mort. On dit que le patron de Betucci ne se souvient pas exactement du jour où il n'a pas reparu à son travail.

Ce n'est guère sérieux. Une enquête serrée doit pouvoir ressusciter ces faits qui ne sont pas tellement anciens. J'espère, monsieur le maire, que, sachant tout ce que je vous ai révélé, vous allez vous employer à guider habilement les enquêteurs. Vous allez certainement montrer mes lettres. Il se peut même que l'on remonte jusqu'à moi. J'ai la conscience tranquille, et la certitude qu'il ne peut rien m'arriver. Car enfin, hein, sans moi ?

Je n'ai pas eu le courage d'aller voir le corps de ce malheureux quand il a été exposé à la mairie pour identification. J'étais en proie à une certaine colère. Dirigée uniquement contre moi-même.

Colère, parce que je n'avais pas deviné qui gisait au fond du puits. J'aurais bien dû penser qu'un corps beaucoup plus petit, tout petit en fait, ne donne pas tellement d'ennui pour le faire disparaître. M^{me} Barrière n'aurait pas risqué une pareille aventure.

J'en suis à me demander si je n'ai pas fait complètement erreur à ce sujet. Denise Barrière n'a peut-être jamais attendu d'enfant, et sa maladie, en juin, n'avait-elle pour seule cause que la disparition de Pietro Betucci ?

Mystère.

Nous ne le saurons probablement jamais, et maintenant que j'y songe je ne le regrette pas. Après tout, cette pauvre fille a suffisamment souffert de la sorte sans qu'on aille remuer son passé.

La découverte de cet assassinat me fait accomplir un retour sur moi-même. Mes premières lettres n'ont obéi qu'à un réflexe de méchanceté. C'est par la suite, après ma visite au puits, que je me suis passionné (e)

pour cette affaire, indépendamment des gens qui s'y trouvaient impliqués.

Mais, évidemment, j'ai une idée préconçue en ce qui concerne M^{me} Barrière, et vous avouerez, monsieur le maire, qu'il y a de quoi, même s'il est inconcevable qu'une femme de son âge ait pu tuer, seule, un gaillard comme Pietro Betucci.

Nous pouvons dire qu'elle avait plus que tout autre des raisons de le faire.

L'égoïsme monstrueux de cette femme me révolte. Nous avons tous nos défauts (le mien est grand puisque je m'abaisse à envoyer des lettres anonymes), mais cette M^{me} Barrière est un de ces cas extrêmes qui fascinent et nous font approcher d'une horreur impalpable.

J'en arrive à penser que, si sa culpabilité pouvait être prouvée, non seulement l'œuvre de justice serait accomplie, mais encore nous débarrasserions sa fille d'un esclavage qui, sous des apparences de tendresse et d'affection, n'en est que plus horrible.

C'est avec modestie maintenant que j'emploie le « nous ». Si je peux découvrir quoi que ce soit d'utile à la justice, ce sera beaucoup plus par civisme que par désir de briller que je vous le ferai savoir.

Un(e) administré(e) sans arrière-pensée.

CHAPITRE XII

Au cours de l'enterrement, les gens chuchotèrent énormément. On y parlait moins de la morte que peu avaient connue, que de la présence d'Edmond Clerici auprès de la fille de M^{me} Barrière.

Quand le cercueil sortit de l'église, il prit fermement le bras de Denise et le couple fut dévisagé par tous les assistants.

— Ma mère allait à l'église, murmura Denise. C'est pourquoi j'ai voulu qu'elle soit enterrée religieusement.

Une pression de la main la rassura. Le cimetière était proche. Elle aurait voulu précipiter le temps pour se retrouver chez elle.

Comme s'il devinait ses pensées, l'homme se pencha vers son oreille :

— Après, toutes les voisines défileront. Les gens trouveraient choquant que je reste. Je reviendrai un peu plus tard.

Elle fut prise de vertige à l'idée de rester seule et il la soutint.

— Ça n'en finit plus, gémit-elle imperceptiblement.

Rentrée chez elle, le défilé des femmes se poursuivit pendant plus de deux heures. Chacune proposait de menus services qu'elle déclinait avec un sourire las. D'autres s'accrochaient avec une curiosité malsaine, fouillaient tout du regard, risquaient la conversation sur le nom d'Edmond Clerici. Denise dut se retenir à plusieurs reprises pour éviter un esclandre.

Quand elle fut seule elle monta dans sa chambre, ôta sa robe et s'allongea sur son lit, la tête dans ses bras. Elle pleura d'énervement, s'endormit.

À son réveil le bureau était de nouveau ouvert pour l'après-midi. C'était le facteur-distributeur qui la remplaçait pour quelques jours. Elle parla quelques minutes avec lui, puis se réfugia dans la cuisine. Sans appétit elle grignota quelques restes. Elle fut surprise de retrouver des provisions faites par elle. Elle ne se souvenait de presque rien.

M^{me} Barrière était morte au petit matin du lundi. Le docteur était arrivé une demi-heure plus tard, et avait signé le permis d'inhumer. Il avait essayé de la sonder sur ses intentions, mais elle l'avait rassuré sèchement. Les Sève devaient être pleinement satisfaits. Elle avait cru apercevoir la bouchère à l'église mais n'en était pas certaine.

La voisine, toujours la même, était venue et lui avait conseillé de

faire appel aux pompes funèbres. Les deux employés étaient arrivés dans le creux de la matinée, et l'avaient déchargée d'une partie de ses soucis.

En même temps il lui fallait assurer la permanence du bureau, jusqu'à ce qu'elle reçoive l'autorisation d'installer le facteur-distributeur à sa place.

Enfin Edmond était venu. À cause de tous ces étrangers qui se succédaient dans la maison, ils n'avaient pu échanger que quelques mots alors qu'elle désirait qu'il la prenne dans ses bras et la berce longtemps.

— J'ai peine à croire que sa mort ait été aussi rapide, avait-il simplement dit.

Elle osait reconnaître qu'il s'interrogeait sur la courte maladie de M^{me} Barrière et sur cette fin précipitée.

Soupçonnait-il le rôle qu'elle y avait joué ? C'était une angoisse qui s'ancrait de plus en plus solidement dans son corps, et conditionnait sa nouvelle existence. Il lui faudrait retrouver la pleine confiance de son amant, se laver de tout soupçon, enlever le moindre doute.

Sa lassitude l'effrayait. Comment se montrer suffisamment naturelle pour convaincre Edmond ? Elle appréhendait sa venue. Il finirait par lui poser des questions, toujours les mêmes, et elle n'avait pas le courage de chercher les réponses tranquillissantes.

La présence du facteur-distributeur dans la pièce voisine lui pesait. Elle était limitée à la cuisine. Le premier étage l'effrayait un peu. Il traînait encore dans le couloir l'odeur de M^{me} Barrière. Il fallait monter, ouvrir les fenêtres en grand, chasser ces impondérables de son inquiétude.

Elle bougea et la chaise craqua. Exactement le même bruit qu'elle faisait en accueillant le poids de M^{me} Barrière. Elle se redressa d'un bond, prit la chaise avec répugnance et alla la ranger dans un coin. Il y aurait ainsi mille choses, mille riens à éliminer. Tout ce qui faisait la présence de M^{me} Barrière et qui subsistait dans les choses.

Une courte révolte la fit frémir. Obligatoirement liée à ces lieux, elle ne se laisserait pas influencer. D'ailleurs la fuite n'aurait rien arrangé.

Elle pénétra dans le bureau.

— Demain, je reprendrai mon travail.

Le facteur la regarda avec surprise.

— Vous avez droit à quelques jours pour le décès de votre mère. Faut rien laisser à l'administration.

Obstinée elle secoua la tête :

— Non. Je préfère reprendre tout de suite.

— Ma foi, ce n'est peut-être pas plus mauvais.

Néanmoins il regrettait pour elle les jours perdus.

— Vous auriez pu partir pour vous changer les idées.

Sa décision prise, elle respirait plus facilement.

— C'était quand même un bel enterrement, dit l'homme. Y'a pas longtemps que vous êtes là et pourtant y'avait du monde.

Denise avait été surprise par tous ces gens venus en habits du dimanche, assister aux obsèques de sa mère. Brusquement une question l'oppressa. Ils étaient venus par curiosité. Et cette curiosité était due à la rapidité de cette mort. Comme s'ils en avaient tous flairé l'étrangeté.

Son collègue la regardait avec attention.

— Fatiguée hein ? Ce sont des jours pénibles.

Il soupira :

— Et encore ç'a été rapide. La mère de ma femme, un mois que nous l'avons veillée en attendant le dernier souffle.

Elle découvrait qu'à la campagne on ne meurt pas rapidement, ou alors il s'agit d'un accident. L'infarctus, la congestion cérébrale y sont peu pratiqués. Les malades traînaient dans leur lit parce que les visites du médecin sont onéreuses. On n'y aime pas les décisions énergiques, telles qu'un transport à l'hôpital, et la plupart des maladies gardent encore une apparence honteuse.

Quels racontars, quelle fable pouvaient courir dans le village ? Elle regrettait de ne pas être allée plus loin au sujet de la choucroute. Elle avait cru prudent de se limiter au docteur et aux Sève. Et si ces derniers, maintenant soulagés et furieux d'avoir eu peur, contre-attaquaient ?

Elle avait conservé les restes de choucroute dans le réfrigérateur. D'ici deux ou trois jours elle serait bien obligée de s'en débarrasser.

Songeuse elle revint dans la cuisine, ouvrit la porte de l'appareil. Non seulement la choucroute, mais l'assiette avait disparu. Le coup l'atteignit physiquement et elle sentit ses jambes fléchir sous elle. Quelqu'un avait profité des allées et venues pour l'emporter. Le corps de M^{me} Barrière était resté en haut jusqu'à la mise en bière. On ne faisait que passer dans la cuisine. Les Sève avaient dû envoyer quelqu'un de sûr. Le docteur Perroud leur avait donc parlé de cette preuve accablante pour eux.

Se contenteraient-ils de cette tranquillité ? C'était peu probable. Leur rancune devait être tenace. Ils risquaient d'engager une lutte sourde contre elle.

On toqua légèrement à la porte et Edmond entra.

— Bonsoir. Pourquoi restes-tu dans cette demi-obscurité ?

En même temps il donna de la lumière.

CHAPITRE XIII

S'approchant d'elle, il l'examina en silence pendant quelques secondes.

— Tu es pâle.

Cherchant une explication elle décida de dire la vérité.

— J'avais conservé un peu de cette choucroute avec l'intention de la faire analyser. L'assiette n'est plus dans le frigo.

Il suivit son regard en direction de l'appareil.

— Tu es certaine que machinalement tu ne l'as pas jetée ?

— Non. C'est la dernière chose que j'aurais faite.

— Et tu penses qu'on te l'a volée ?

Alors elle lui fit le récit de sa visite aux Sève, de la réticence du médecin.

— Maintenant je n'ai plus aucun recours. Si ma mère est morte intoxiquée, il n'y a plus rien qui le prouve.

Songeur il ne paraissait pas l'écouter. Pourtant sa question l'assura du contraire :

— En admettant que tu aies fait analyser cette choucroute et qu'elle ait contenu une substance nocive, qu'aurais-tu alors envisagé ? Attaquer les Sève, le médecin, et obtenir d'eux une indemnité ?

Elle se sentit blessée.

— Non. Pas d'argent. C'était purement moral. J'ai eu l'impression d'une conspiration entre Perroud et les Sève. Ma mère n'a peut-être pas été sauvée par crainte du scandale.

À peine avait-elle achevé de prononcer ces paroles qu'elle fut stupéfiée par ce cynisme qui lui devenait parfaitement naturel. Elle ne pensait plus à la capsule contenant le poison, mais croyait presque à l'histoire de la choucroute nocive.

— Regrettes-tu à ce point la mort de ta mère ?

Elle essaya de soutenir son regard, puis voila le sien de ses paupières alourdies de fatigue.

— Non. Tu le sais. Mais pourtant...

— Alors pourquoi te préoccupes-tu ainsi ?

Ce cynisme chez l'homme qu'elle aimait la révolta.

— Mais eux savent bien de quoi elle est morte.

— Comme tu n'es nullement affligée, tu es furieuse parce que tu as été dupée. Si ce n'est qu'une question d'amour-propre, mieux vaut

laisser tomber.

D'un geste nerveux, elle touchait un bouton de son corsage. Il insistait :

— Tu m'affirmes que tu n'en fais pas une question d'intérêt. Il t'était possible d'intervenir. Tiens, à la clinique, par exemple. Pourquoi n'as-tu pas expliqué au chirurgien le fond de ta pensée ?

— Je doutais encore. Si ce plat de choucroute n'avait pas disparu aussi mystérieusement, je douterais encore.

Il hocha la tête avec une sorte d'admiration.

— Évidemment, mais tu serais à même d'être rapidement fixée. Non, Denise, je ne comprends pas. Personne ne comprendrait les raisons secrètes de ton action. Tu n'as plus aucune preuve ? Renonce donc. Quand tu avais tous les éléments en main, tu as tergiversé. Si tu veux quand même aller jusqu'au bout il ne te reste plus qu'une solution.

Elle fronça les sourcils.

— Laquelle ?

— Faire en sorte que le Parquet ordonne une autopsie. Ce ne sera pas facile.

Denise estima qu'elle allait trop loin. Elle prenait à cœur cette volonté de noyer dans l'équivoque la fin rapide de sa mère. Comme avec le docteur Perroud, elle devait se montrer prudente.

— N'as-tu jamais envisagé la mort de ta mère ? Lorsqu'elle se montrait tyrannique, le jour où elle t'a séparée de cet homme que tu as aimé autrefois, par exemple.

Lui aussi jouait avec le feu. Il frôlait la vérité chaque fois davantage. Et à chaque escarmouche ils avaient l'impression de s'éloigner l'un de l'autre, de s'isoler.

— Oui, bien sûr, dit-elle.

— Tu as souhaité sa mort plusieurs fois ?

Il se contenta de son silence.

— N'es-tu pas en train de t'imaginer qu'en souhaitant sa mort tu l'as réellement tuée ? Ne fais-tu pas une sorte de complexe de culpabilité ? Parce que dans ce cas il te faudrait absolument rejeter ce sentiment pénible sur les autres. Ce que tu es en train de faire en accusant les Sève et le docteur Perroud.

Toujours silencieuse, elle s'efforçait de l'écouter.

— Es-tu certaine de ne pas avoir toi-même jeté ce reste de choucroute ?

— Oui, j'en suis certaine, murmura-t-elle. Il était dans le frigo depuis samedi et maintenant il n'y est plus. Des dizaines de personnes ont traversé la cuisine entre hier matin et ce matin. Il était facile de faire disparaître l'assiette, dans un sac à provisions par exemple.

Il sortit ses cigarettes, lui en offrit une mais elle refusa.

— Pourquoi tout cela a-t-il autant d'importance pour toi ? Et surtout maintenant que ta mère est morte. Si tu avais aimé ta mère...

— Comment voulais-tu que je l'aime ! cria-t-elle soudain...

Il mit un doigt sur sa bouche, désigna le bureau.

— Ce n'est pas un reproche. Une simple constatation. Tu ne pouvais pas l'aimer telle qu'elle était. Mais supposons le contraire. C'est durant sa maladie que tu aurais normalement agi, et malgré l'hostilité du médecin. Voilà où je voulais en venir. Tu aurais tout fait pour la sauver, alors que maintenant tu fais tout pour justifier de façon plus ou moins équivoque sa mort étrange.

Il l'obligea à lui faire face et la prit entre ses bras.

— Comprends-moi, Denise. Je me torture, et toi en même temps, pour essayer de te comprendre. Tu es une énigme. Et j'ai l'impression que tu ne t'en rends même pas compte, à cause de cette façon naturelle que tu as d'être mystérieuse. Mais je soupçonne en toi quelque chose de contracté. Comme si tu t'étais définitivement repliée sur toi-même.

Pour que ces mots ne soient destinés qu'à elle, il chuchota près de son oreille.

— Denise, je t'en conjure. Dis-moi la vérité. Moi, je vais t'expliquer sincèrement ce que je pense.

Elle frémit.

— Ce que je crains le plus, ce n'est pas ce que tu as pu faire, c'est ce manque de confiance envers moi. Tu as beau aimer, l'autre n'est pour toi qu'un étranger. Fais un effort, ne reste pas crispée sur cette vérité.

Comme il le lui demandait, elle avait envie de se laisser aller, de lui raconter comment elle avait assassiné sa mère.

— Es-tu vraiment responsable de la mort de ta mère ?

Elle se raidit imperceptiblement. Ce secret appartenait maintenant à son corps, à la moindre de ses fibres. On ne pourrait jamais le lui arracher. Elle était ce secret, et ce secret était elle.

— Non, dit-elle d'une voix ferme.

Edmond l'écarta de lui pour la scruter.

— Tu mens.

— Non.

Ils chuchotaient, mais le facteur-distributeur était occupé par des clients.

— Tu l'as tuée pour moi, pour que nous puissions vivre ensemble ?

— Non.

— Et si ton silence m'éloignait bien plus que ne le ferait un aveu ?

Denise le regarda avec une certaine candeur :

— Mais, je ne peux pas te dire que je l'ai tuée alors que ce n'est pas vrai. Maintenant, si tu dois t'en aller parce que je te réponds que non, je suis prête à te dire que oui, c'est moi qui l'ai tuée.

— Tais-toi !

Il enfonça rageusement ses mains dans ses poches et marcha de long en large.

— Tu ne pouvais faire autrement. Parce que tu en avais trop supporté, tu as choisi la solution extrême. Tu n'as jamais osé exprimer ta volonté. Pour venir me rejoindre tu attendais qu'elle ait pris du somnifère. Peut-être lui en administrais-tu en cachette. Lui as-tu donné une dose trop forte ?

Denise, sans le regarder, ouvrit un tiroir, en sortit un flacon. Elle l'avait retrouvé dans une poche de sa mère.

— Tiens regarde. Il n'en manque que très peu. Insuffisamment pour nuire à la santé de quelqu'un. Si tu veux voir l'ordonnance tu constateras que le médecin n'en a prescrit qu'une seule fois.

Elle remit le flacon dans le tiroir.

— Tu n'as pas peur qu'on te le vole, qu'il disparaisse comme la choucroute ?

Comme elle le regardait avec une stupéfaction attristée, il s'excusa.

— Mets-toi à ma place, Denise. Si tu ne représentais rien pour moi je me soucierais peu de ton attitude. Or j'ai l'impression qu'entre nous deux il y a un obstacle invisible. Nous ne faisons pas corps. Comprends-tu ?

Désespérée elle-même par cette impossibilité de tout lui avouer, elle hocha lentement la tête.

— Tout s'enchaîne trop bien, parfaitement. Rappelle-toi le soir où nous étions allés dans mon cabanon du bord de Saône. Tu appréhendais ton retour. Je ne sais pas ce qui s'est passé entre vous ce soir-là, mais elle s'est fracturé la jambe. Tu n'as plus osé me rencontrer.

Il articula nettement :

— Parce qu'elle ne voulait pas, et il a fallu que j'insiste pour que tu viennes me rejoindre un soir. Tu m'as plus ou moins laissé comprendre que c'était grâce à ce somnifère que tu avais pu t'échapper. Je n'ai jamais su si elle l'avait pris volontairement ou non.

C'est sur un ton las d'homme accablé qu'il termina :

— Ce soir-là, je t'ai fait part de mon intention d'aller trouver ta mère dimanche matin. Tu sais aussi bien que moi, mieux même, ce qui s'est passé. D'abord elle était trop fatiguée, puis malade, puis gravement malade et enfin mourante. Cela en quelques jours. Je me trompe, mais je retrouve dans cette précipitation du destin le reflet de ta propre agitation.

On frappa à la porte de séparation et la tête curieuse du facteur apparut.

— Salut, Clerici. Dites, mademoiselle, je m'en vais, hein ?

— Entendu, bonsoir.

Il eut un regard rapide pour chacun puis referma la porte. Ils attendirent qu'il soit définitivement hors de la maison pour se regarder de nouveau.

— Comment pourrai-je te prouver que je ne l'ai pas tuée ? dit-elle lentement. Tu réfutes tout, tu soupçonnes chacun de mes actes.

Sa voix se déchirait, prenait un ton voilé.

— J'aimerais avoir la possibilité de te donner une preuve. Je ne sais laquelle.

De nouveau il s'était approché et lui caressait les cheveux.

— Je ne me suis pas trompé, hein, Denise ? Tu es une petite fille sans secret. Un peu gauche et timide seulement, ce qui t'empêche de t'exprimer sans restrictions. Dis-moi que tu es ainsi. Une petite fille restée trop longtemps sous la dépendance de sa mère ? Quand nous vivrons ensemble tu t'épanouiras, j'en suis certain.

Elle avait envie de pleurer.

— Pardonne-moi, Denise, si je t'ai fait du mal. Je te promets qu'il ne sera jamais plus question de ces moments pénibles entre nous.

Dans la chaleur de ses bras, fermant les yeux pour mieux écouter ses paroles, elle fondait doucement, se surprenait à se mordre cruellement les lèvres pour ne pas laisser fuser l'aveu qui l'aurait libérée. Ce réflexe d'ultime défense, cet instinct de conservation poussé à l'extrême épuisaient son corps et son âme.

— Je vais rentrer. Les gens feraient des racontars si je restais trop longtemps auprès de toi.

— Ce soir, j'irai te retrouver, dit-elle.

Il secoua la tête :

— Non, tu iras te coucher.

Il avait raison. Elle voulait dormir pendant des heures, tout oublier. Le somnifère l'y aiderait, lui ferait traverser sans trouble cette première nuit où elle allait se retrouver seule après la mort de sa mère.

Les lèvres d'Edmond se posaient tendrement sur ses lèvres.

— Demain, je reviendrai, dit-il.

Elle lui annonça qu'elle avait décidé de reprendre son travail.

— Excellent, dit-il.

G..., le 9 octobre 196...

Monsieur le maire de G... (Vaucluse)

Monsieur le maire,

Ainsi il se chuchote dans le village que l'assassin de Pietro Betucci serait M^{me} Barrière. Ce bruit m'a causé une certaine surprise, car je n'attendais pas une réaction aussi juste de nos compatriotes.

Évidemment, ils ont été aidés dans leurs déductions, eux, en apprenant qu'un témoin important avait vu cette dame descendre de la direction du moulin à huile, le soir même où l'ouvrier agricole a été tué.

Je savais bien qu'on finirait par établir avec exactitude la date de sa mort. M. Seyas s'est souvenu qu'il avait payé la semaine de son ouvrier le matin même, donc un samedi, et il paraît qu'on a retrouvé la presque totalité de la somme sur le corps.

Ce témoin à charge contre M^{me} Barrière, Alain Macier, celui qui va se marier cette année avec une Avignonnaise, doit avoir une mémoire excellente pour se souvenir aussi exactement du jour et du quantième. Il faut qu'il ait lié cette rencontre à un événement très important pour lui. Là-dessus on ne sait rien dans le village, et moi encore moins que les autres, ce que je trouve assez affligeant. Les journaux manquent également de renseignements, et leur lecture est décevante. Je suppose que c'est une ruse des enquêteurs.

Monsieur le maire, je crois qu'il est de mon devoir de me mettre à la disposition de la justice.

Vous comprenez ma gêne ? Mes lettres n'ont pas toujours été très aimables à votre égard. J'espère que vous ne m'en garderez pas rancune quand vous découvrirez mon nom au bas de la page.

Considérez que je pourrais m'abstenir de dévoiler ainsi mon identité.

Cette dernière vous fera mieux comprendre pourquoi j'ai pu vous fournir, avant la découverte du cadavre, certaines précisions qui, non connues, auraient certainement retardé l'enquête.

M^{me} Barrière avait l'habitude de venir chez moi et de me faire de menues confidences. C'est ainsi que j'ai connu toute l'histoire, et que les premiers soupçons ont pris corps lors de la maladie secrète de sa fille.

M^{lle} Laurent.

CHAPITRE XIV

Quand les deux hommes entrèrent dans le bureau, Denise leur trouva un air si étrange qu'elle jeta un coup d'œil à sa caisse. Elle contenait plus de quatre cent mille francs et la jeune fille était seule.

— Mademoiselle Barrière, je suppose ? dit l'un d'eux. Inspecteur principal Bedel, et voici mon collègue Damont. Nous voudrions parler à votre mère, Alice Barrière.

Malgré elle, Denise regarda du côté de la cuisine avant de murmurer :

— Ma mère est morte lundi matin.

L'homme ne réagit pas se tourna seulement vers son collègue. Ils échangèrent quelques paroles, et Denise remarqua leur accent méridional assez prononcé.

— Nous appartenons à la police judiciaire d'Avignon. Nous venions interroger votre mère sur la mort de Pietro Betucci, dont le cadavre a été découvert dans un puits de G..., le village où vous habitiez précédemment.

Livide, les yeux agrandis, elle les regardait comme s'ils venaient de prononcer une énormité.

— Pietro Betucci a été votre amant ? demanda Damont qui n'avait pas encore ouvert la bouche.

Elle inclina la tête, complètement perdue.

— Votre mère était hostile à cette liaison ?

Cette brutalité la déconcertait.

— Pietro n'a pas été assassiné. Il a quitté le village fin mai.

Bedel s'accouda au comptoir et la regarda avec une certaine sympathie.

— Je regrette de vous l'annoncer aussi sèchement, mais des quantités de gens ont identifié son cadavre.

— Ce n'est pas possible !

Pourtant certains détails remontaient d'un passé qu'elle avait cru plus lointain. C'était sa mère qui revenait un soir avec une tête étrange, épuisée, muette. La grosse femme était allée se coucher bien avant la nuit, comme si elle venait d'accomplir un travail exténuant.

Le dimanche Denise s'était rendue à la cabane habitée par l'Italien. Elle avait retrouvé quelques vêtements, des objets. L'homme n'avait pas tout emporté.

— On a cru longtemps qu'il avait quitté le pays parce que son patron l'avait payé le matin même, comme tous les samedis, et aussi parce qu'on n'a pas retrouvé sa valise. Mais l'assassin avait été suffisamment habile pour la faire disparaître également. Elle vient d'être retrouvée non loin du puits.

L'autre inspecteur, Damont, regardait autour de lui avec méfiance.

— Votre mère est morte ? C'est la dernière personne qui ait rencontré Betucci en vie le samedi, jour de sa mort.

Elle frissonnait.

— Comment pouvez-vous en être certain ?

— Un homme l'a vue descendre du vieux moulin à huile. Vous connaissez l'endroit ?

D'un geste, elle répondit affirmativement.

— Tout en haut il y a le vieux moulin, puis le puits et enfin le cabanon où logeait Betucci.

Je suppose que votre mère n'avait pas l'habitude d'aller se promener aussi loin ? On nous a dit que c'était une personne assez forte, qui répugnait aux efforts trop pénibles.

Ils savaient beaucoup de choses sur M^{me} Barrière, et peut-être sur elle. Denise se contracta un peu plus, se surveilla étroitement pour ne donner aucune prise.

— De quoi est-elle morte ? demanda Damont.

— Une péritonite aiguë.

Une femme entra pour acheter des timbres. Elle regarda les deux hommes avec suspicion. Peut-être l'avait-on envoyée pour savoir ce qui se passait au bureau de poste. Elle prit tout son temps pour compter sa monnaie, enfermer ses timbres dans un portefeuille crasseux. Enfin, elle se décida à partir.

— Ne pouvez-vous pas vous faire remplacer ? Nous aurions à vous poser un certain nombre de questions.

Denise secoua la tête, consulta la pendule du bureau.

— Malheureusement non. Il n'est que quatre heures et je ferme à six heures.

— Tant pis, dit Bedel, continuons ainsi. Je vais être encore plus brutal. Il y a de fortes chances pour que votre mère ait assassiné de sang-froid Pietro Betucci.

Depuis qu'elle attendait cette accusation, elle avait eu le temps de reprendre son sang-froid.

— Ce n'est pas possible, dit-elle.

Bedel eut un sourire sans joie :

— À quel point de vue ? Moralement, elle avait certainement souhaité sa mort ?

Elle n'hésita pas.

— Oui. Elle le détestait.

— Vous deviez vous marier ?

— Oui, plus tard.

Bedel ricana :

— Et elle ne voulait pas. Physiquement, il lui a été possible de venir à bout de Betucci. Nous avons reconstitué la scène assez facilement.

Tandis qu'il parlait, elle imaginait sa mère frappant à la porte de la cabane, Pietro ouvrant de grands yeux en la voyant. Il devait être un peu ivre. Le jour de la paye, à midi, il allait boire plusieurs pastis avec des amis. L'inspecteur expliquait que sa mère avait dû employer la ruse, faire comme si, réflexion faite, elle acceptait le mariage.

— Sous un prétexte, elle l'a entraîné en direction du puits. Peut-être en lui disant qu'elle voulait lui montrer quelque chose. Il a fini par s'asseoir sur le bord de la margelle. Les planches avaient été enlevées auparavant par votre mère. Toutes les pierres de bordure sont branlantes. Elle a dû faire semblant de se baisser, lui prendre les pieds à pleins bras, et le faire basculer.

Denise secouait la tête avec une énergie désespérée :

— Ce n'est pas possible. Comment aurait-elle pu avoir le courage ?

— Il faut croire qu'elle l'a trouvé. Betucci est tombé dans le puits. Il ne s'est certainement pas tué sur le coup, mais votre mère a laissé tomber dans le fond toutes les grosses pierres qu'elle a pu trouver autour. On se demande même si elle n'en avait pas préparé un bon tas, pour ne pas lui laisser le temps de remonter. Une lui a écrasé le haut du crâne, et une autre lui a enfoncé le thorax.

Elle ferma les yeux pendant quelques secondes.

— Ensuite, elle a continué de jeter des pierres, pour plus de sécurité, et enfin elle a rebouché la margelle du puits. Le témoin à charge l'a rencontrée cinq minutes plus tard. Elle avait les vêtements en désordre, les mains terreuses, et une estafilade au front.

Denise ne se souvenait que de l'estafilade. Sa mère avait dû se nettoyer avant de se présenter devant elle.

— Mais ce n'est pas suffisant pour l'accuser de ce crime.

Les deux hommes souriaient de façon déplaisante.

— La mort de Pietro ne vous afflige pas ? demanda doucement Bedel.

Déconcertée, elle baissa la tête :

— Plusieurs personnes affirment que vous lui étiez très attachée.

Comment leur faire comprendre qu'un homme tel qu'Edmond pouvait faire oublier n'importe quel autre ?

— J'ai cru qu'il m'avait abandonnée.

— Pourquoi l'aurait-il fait ? insinua Damont.

Elle l'affronta :

— Je croyais être enceinte. Il a disparu. J'ai été très malheureuse, puis j'ai pensé qu'il ne m'aimait pas et qu'il avait préféré me quitter sans autre explication.

— Et vous n'attendiez pas d'enfant ? fit Bedel d'un ton menaçant.

— Non, dit-elle sèchement.

Les deux hommes échangèrent un autre regard. Il y avait certainement eu des ragots dans le village.

— Plusieurs témoignages vous mettent hors de cause, dit Damont avec un certain regret, et du fait de la mort de M^{me} Barrière l'action de la justice va s'éteindre comme on dit. À condition que nous ayons une preuve formelle de culpabilité.

Pourtant il ne paraissait pas inquiet à ce sujet, et même donnait l'impression de se réjouir à l'avance.

— Reconnaissez-vous cet objet ? demanda Bedel en sortant une enveloppe de sa poche.

Sans se presser il l'ouvrit et en sortit un peigne de tête en matière plastique noire.

— Il appartenait à ma mère, dit Denise.

— Parfait.

— Mais ce n'est pas suffisant pour l'accuser. Un témoin et ce peigne.

Damont ricana :

— Vous êtes vraiment une bonne fille. Vous défendez sa mémoire au-delà de la mort, alors qu'il paraît qu'elle vous rendait malheureuse.

— Attendez, dit Bedel, il y a autre chose. C'est le plus important.

Son sourire s'éteignit.

— Malheureusement il sera nécessaire d'exhumer le corps de votre mère et de pratiquer une autopsie.

Voyant la jeune fille changer de couleur, il s'excusa.

— C'est le seul moyen de pouvoir comparer ses cheveux avec ceux que nous avons trouvés dans la main droite de Betucci.

Il sortait d'une autre enveloppe quelques fils très gris et très longs.

CHAPITRE XV

Denise était si pâle que les deux hommes éprouvèrent une sorte de honte.

— Comprenez-nous mademoiselle. Une exhumation est quelque chose de grave. Pour l'obtenir il faut que ce soit en vue d'une autopsie complète. On arrive très bien à comparer des cheveux de même provenance.

Damont expliqua ensuite que Betucci, en perdant l'équilibre, s'était raccroché à n'importe quoi, aux cheveux de son assassin. Le peigne était tombé dans le puits avec lui, mais il avait arraché une bonne poignée de cheveux.

— Sans vous mentir mademoiselle, une mèche grosse comme le petit doigt. Ce qui a dû faire souffrir énormément l'assassin.

Par pudeur il n'employait pas le nom de M^{me} Barrière.

— On doit encore retrouver les traces sur le crâne du coupable. Imaginez la force d'un homme en train de basculer dans le vide.

Denise l'écoutait à peine. Il lui semblait revivre une deuxième fois la même scène, avec des cheveux pour principal objet.

— Vous n'avez jamais eu le moindre doute ? insistait l'inspecteur principal Bedel.

— Non.

Elle demanda comment le corps avait été découvert, et il lui donna volontiers toutes les explications. Au nom de M^{lle} Laurent elle sourit. Sa mère avait reçu une lettre de cette fille un peu avant sa mort. Elle n'était pas étonnée de la savoir à l'origine de toute l'affaire.

— Votre déclaration n'aura aucune valeur judiciaire, mais à première vue reconnaissez-vous ces cheveux ?

De nouveau elle se sentait entraînée à contre-courant, dans un passé relativement récent. Elle avait vu des cheveux, mais ils étaient en grand nombre, formaient une natte épaisse. Avait-elle fait un rêve prémonitoire ?

— Oui, je crois, dit-elle. Ceux de ma mère étaient ainsi avant qu'elle les fasse couper.

Brusquement elle sut.

— Avant qu'elle les fasse couper, répéta-t-elle.

Les deux inspecteurs avançaient leurs visages vers elle, des visages que l'approche de la vérité durcissait.

— Elle les a fait couper ?

— Oui.

Elle avait presque envie de rire, et eux ne voyaient pas du tout ce qu'il y avait de risible là-dedans.

— Quand nous sommes arrivés ici, dès le début. Elle qui était fière de ses longs cheveux et de son chignon !

M^{me} Barrière en était si fière qu'elle les avait conservés dans une pochette en nylon. Denise les avait découverts en cherchant le flacon de somnifère, dans la valise de sa mère. Il lui suffisait d'aller les chercher et de les donner aux policiers. Le laboratoire établirait la similitude.

Elle était sauvée. Il n'y aurait pas d'autopsie. Elle avait lu, ou entendu dire, qu'un médecin légiste peut reconnaître à première vue le cadavre d'une personne empoisonnée. Elle se souvenait des gencives de sa mère devenues très jaunes. Dès que M^{me} Barrière avait cessé de vivre, elle s'était hâtée de lui nouer une écharpe sous le menton car sa bouche béait sur un intérieur safrané.

— Vous comprenez, déclarait Bedel non sans une certaine suffisance, ce sont ses cheveux dans la main de Betucci qui nous ont permis d'établir comment elle l'avait fait basculer. Elle s'est baissée vers les pieds de l'homme, s'est relevée vivement. Lui avait la tête de la femme à portée de main. Il s'y est accroché.

L'homme de la postale entra et Denise sursauta :

— Excusez-moi.

Elle rafla les dernières lettres dans la boîte, les tamponna en hâte. L'homme maugréa et jeta un regard en coin aux deux inspecteurs. Ceux-ci fumaient en bavardant entre eux à mi-voix. Enfin le sac fut prêt, et l'homme s'en alla.

Le téléphone sonna. C'était un appel téléphonique pour 17 h 30.

— Je dois aller porter l'avis, dit-elle aux deux inspecteurs.

Mais elle se sentait joyeuse et véritablement soulagée. Quand elle reviendrait ils feraient une drôle de tête, mais seraient certainement satisfaits eux aussi. Ils allaient éviter les démarches et la paperasserie.

Elle courait presque dans la rue et les gens la regardaient avec stupéfaction. Peut-être trouvaient-ils à redire à sa blouse blanche, alors qu'elle était en grand deuil.

C'est avec un sourire radieux qu'elle remit l'avis, et elle revint en quelques minutes.

Comme elle atteignait le bureau un bruit de moteur s'éleva derrière elle.

C'était Edmond.

— Tu as bonne mine, dit-il. Je venais te voir.

Elle perdit son sourire.

— N'entre pas. Il y a des inspecteurs de police dans le bureau. Je préfère en finir avec eux toute seule.

Il fronça le sourcil.

— Des inspecteurs de police ? Il faut que tu m'expliques.

Elle essaya de s'échapper, mais il la retint :

— Tout de suite.

— Ils m'attendent.

— Nous allons entrer ensemble.

Elle le regarda farouchement.

— Tu veux savoir ? Ils étaient venus pour arrêter ma mère.

Edmond la lâcha :

— Ta mère ?

— Pietro Betucci, cet Italien que j'avais connu, n'avait pas disparu. Elle l'avait tué.

Stupéfait il l'examinait, comme si elle devenait folle.

— Tu ne me crois pas ? Entre, ils t'expliqueront, eux.

— Mais comment est-ce possible ?

En quelques mots elle le mit au courant, lui parla du puits et de la mèche de cheveux retrouvée dans la main de Pietro Betucci.

— Ils ont été surpris d'apprendre qu'elle était morte.

Edmond la regarda bizarrement :

— Mais pour comparer les cheveux trouvés dans la main du cadavre avec ceux de ta mère, il faut...

Elle sourit :

— Exhumer son corps.

— Tu dis cela avec une légèreté.

Un peu agacée elle demanda :

— Comment veux-tu que je le dise ?

L'inspecteur principal Bedel sortit sur le pas de la porte, l'air bourru.

— Mademoiselle Barrière, nous aimerions bien en finir avant la nuit. Nous devons nous rendre à Villefranche pour retenir des chambres.

Denise entra, suivie par Edmond. Les deux hommes le regardèrent avec suspicion.

— Je vous présente mon fiancé, Edmond Clerici.

Ils se serrèrent la main avec froideur.

— Je viens de le mettre au courant de tout, dit Denise en passant derrière le comptoir.

Les deux inspecteurs, étonnés, parurent la considérer avec des yeux nouveaux. Ils semblaient l'admirer et se poser de nouvelles questions à son sujet.

— J'ai eu l'impression que vous alliez nous dire quelque chose, fit

Damont d'un air détaché. Juste avant que vous sortiez.

Denise inclina la tête, le visage sérieux :

— Oui. C'est exact. Je viens de me rappeler que je possède une pochette contenant les cheveux de ma mère. Elle les avait gardés après les avoir fait couper.

CHAPITRE XVI

En prononçant ces paroles elle se tourna vers son fiancé et fut soudain glacée par son expression. Edmond la regardait les yeux durs, la bouche méprisante. Son apparence était telle qu'elle crut qu'il allait lui crier sa colère et sa déception devant ces étrangers.

— Vraiment ! s'exclama Bedel avec un air satisfait. Évidemment ce serait une bonne chose.

Denise ne l'entendait pas. Les yeux rivés dans ceux du garçon, elle comprenait la raison de son attitude. Il doutait toujours et elle venait de renforcer ses soupçons. Son air joyeux, son indifférence devant la culpabilité de sa mère, sa façon désinvolte de proposer les cheveux de la morte le désillusionnaient à jamais. En quelques secondes sa pensée enregistrerait cette idée horrible : en croyant se sauver elle venait de le perdre. Il allait partir, quitter cette pièce et elle ne le reverrait plus. Elle pourrait mijoter sa petite vie dans l'impunité la plus écœurante.

— Avez-vous ces cheveux ici ? demandait Bedel.

Elle sortit de sa stupeur.

— Les cheveux ?

— Bien sûr. Les avez-vous ici ?

— Je crois... Je ne sais pas.

Les deux inspecteurs la dévisageaient, le visage changé.

— Vous vous moquez de nous ?

— Je... Attendez la fermeture, j'irai voir là-haut si je les trouve.

— Vous pouvez monter, nous le surveillons votre bureau, dit grossièrement Damont. Personne ne viendra enlever votre caisse.

Avec regret elle se leva, se dirigea vers la porte de la cuisine.

— Il vaudrait mieux les trouver, dit Bedel avec un peu plus de gentillesse. Songez à ce qu'il faudra faire sans cela. Une exhumation n'est jamais bien plaisante. Si vous aviez les cheveux, on pourrait garder une certaine discrétion autour de cette affaire et les gens du pays n'en sauraient rien. Dans le fond ça s'est passé à quatre cents kilomètres. La coupable est morte. L'affaire sera rapidement classée.

De la tête elle paraissait approuver.

— Voulez-vous qu'on vous aide ?

— Non, merci... Je crois savoir où ils sont.

Chaque marche d'escalier lui parut un obstacle insurmontable. Quand elle pénétra dans la chambre de sa mère la fenêtre claqua. Elle

la laissait ouverte de jour et de nuit, mais malgré tout l'odeur de M^{me} Barrière subsistait.

La valise était sur une chaise. La pochette aux cheveux se trouvait à l'intérieur. Elle n'avait qu'à soulever le couvercle, fouiller dans les vêtements et descendre la remettre aux inspecteurs. Ils partiraient avec leur butin, et elle n'entendrait certainement plus jamais parler de rien.

Edmond partirait en même temps que les policiers. Le soir même il prendrait la route du Midi. Ne lui avait-il pas parlé d'une affaire qu'il pouvait acheter là-bas ? Elle ne savait ni quel genre d'affaire ni le lieu. Elle le perdrait. Son regard, sa bouche méprisante ne l'avaient pas trompée. Pour être définitivement convaincu qu'elle était innocente de la mort de sa mère, il souhaitait que l'autopsie fût pratiquée. Il était un homme, un vrai, et il lui fallait une situation nette et claire. Il refusait de se poser des questions sa vie durant. Il voulait qu'elle fût telle qu'il la souhaitait, pure et sans secret.

Un bruit léger la poussa vers la valise. Elle l'ouvrit et en sortit la pochette.

Ils étaient bien là, encore brillants, d'un gris cendré. Certainement doux au toucher, mais pour rien au monde elle ne les aurait pris dans sa main. Dans l'emballage de nylon ils crissaient légèrement.

Sa mère les peignait chaque matin, et ils lui descendaient jusqu'au creux des reins. Elle éprouvait un malaise quand elle la surprenait, bouffie dans sa combinaison avec son chignon défait. Cette coquetterie lui semblait grotesque. Déjà elle ressentait de la répugnance pour eux. C'était assurément un signe du destin.

Les deux inspecteurs attendaient, s'impatienzaient. Edmond aussi attendait peut-être avec un peu moins d'énervement, soupçonnant le choix devant lequel, sans qu'une parole ait été échangée, il venait de la mettre.

Elle n'aimait pas ces deux hommes. Ils l'effrayaient. Ils côtoyaient un milieu auquel elle n'appartenait pas. On parlait d'assassins, de voleurs et de crapules dans les journaux. Qu'avait-elle à voir avec ces gens-là ? Elle avait tué sa mère. Ce n'était qu'un crime intime. Et à cause de ça elle serait rejetée du côté de ces hommes et de ces femmes dont la presse parlait ?

Si elle ne leur remettait pas les cheveux, l'autopsie serait pratiquée. On trouverait sûrement des traces de sulfate de cadmium. On en chercherait l'origine. On interrogerait Edmond, et il penserait aux accumulateurs. Le processus était simple, terrifiant de simplicité. Elle n'aurait droit qu'à une mince molécule de chance. A priori, le médecin légiste ne se pencherait pas sur le corps d'une victime, mais sur celui d'une criminelle. Est-ce que cette pensée serait suffisante pour égarer son diagnostic ?

L'exemple du docteur Perroud était là, extraordinaire. Il avait suffi de dévier, par des insinuations habiles, cette pensée médicale faite de quarante ans de pratique. Une tâche impossible. Pourtant elle avait réussi. Le docteur Perroud avait inventé plus ou moins un autre diagnostic, pour ne pas établir celui qui aurait accusé ses amis.

Elle soupira, lasse de lutter, de manipuler les choses et les gens. À certains moments le cours normal de la vie pouvait apparaître comme la voie la plus douillette. Elle se laisserait aller jusqu'à...

Edmond serait également perdu. Peut-être aurait-il alors pitié d'elle si on l'arrêtait. Oui, c'était certain. Il se montrerait moins intransigeant. Mais les autres, ces deux hommes qui l'attendaient en bas, se chargeraient de les séparer. La voie douillette ne laisserait qu'un sursis et une faible chance d'impunité.

L'heure de la fermeture du bureau était largement dépassée. Il y avait plus d'un quart d'heure qu'elle faisait semblant de chercher.

— Mademoiselle Barrière ?

Prise en faute d'immobilisme elle sursauta, crispa ses doigts sur la pochette.

— Vous êtes là ?

Ils étaient au bas de l'escalier, et elle n'avait pas encore pris de résolution. Son œil s'attarda sur le rond de fer peint en jaune qui bouchait l'ouverture de la cheminée. On pouvait y enfoncer le tuyau d'un poêle.

D'un bond elle ouvrit les portes de l'armoire et fit tomber du linge sur le parquet. Un autre bond l'amena auprès du rond de fer. Elle grimpa sur une chaise, se cassa un ongle, un autre. Il lui fallait un outil.

Finalement, avec la boucle de sa ceinture, elle écarta le rond du mur, arriva à le retirer. Elle fourra la pochette dans la suie, reboucha le trou.

Elle essayait ses mains clandestinement entre le matelas et le sommier quand la voix s'enfla. Ils montaient.

— Mademoiselle Barrière ?

Un dernier regard autour d'elle. Le désordre était parfait. Ses mains étaient à nouveau blanches.

D'un pas décidé elle alla ouvrir la porte.

— Oui, je suis là.

CHAPITRE XVII

L'inspecteur Bedel, le chapeau à la main, la regardait d'un air de reproche.

— Vous ne trouvez pas ?

— Non. Pourtant...

D'un geste circulaire elle engloba le désordre de la chambre.

— Il me semblait qu'ils étaient dans le tiroir de l'armoire, mais non. Je me demande si ma mère ne les a pas détruits avant de mourir.

— Quand les avez-vous vus la dernière fois ?

Elle fit semblant de réfléchir.

— Il y a quinze jours.

L'homme lui jeta un regard surpris :

— Votre mère était trop gravement atteinte pour pouvoir se lever et détruire des cheveux. Ne s'était-elle pas cassé une jambe ?

Ils s'étaient quand même renseignés avant de venir au bureau. Ils avaient joué les naïfs.

— La maladie de ma mère a été très rapide. Il y a certainement plus de quinze jours. Peut-être un mois.

Goguenard, il regardait autour de lui, ne l'écoutait pas.

— Eh bien, tant pis ! Une autopsie sera certainement ordonnée.

Elle fit un effort pour lui demander :

— Dans combien de temps ?

— Ça dépend. Huit jours, quinze jours... Peut-être d'ici quarante-huit heures.

Denise eut un petit sourire triste. Elle venait d'acheter quarante-huit heures de bonheur. De véritable bonheur sans arrière-pensée. Edmond allait être vraiment heureux.

L'inspecteur principal s'attardait dans la pièce, comme s'il espérait les découvrir quand même. Denise, sa décision prise, n'avait qu'une hâte, les voir partir au plus vite pour rester seule avec Edmond.

— C'est dommage, dit Bedel. Je suppose qu'il ne nous reste plus qu'à descendre.

Edmond, adossé à côté de la fenêtre du bureau, fumait, les yeux fixés sur la porte. Son regard accrocha celui de Denise qui souriait avec tendresse.

Damont comprit tout de suite et devint hargneux.

— Vous n'avez pas trouvé !

Il haussa les épaules, sans savoir pourquoi.

— Nous allons partir, dit Bedel. Si vous avez du nouveau... Je téléphonerai dans la soirée.

Denise ne l'écoutait pas. Elle entraît tranquillement dans un état second où elle n'aurait besoin que de chaleur et d'amour.

L'inspecteur principal eut soudain l'impression qu'ils étaient de trop. Il fit signe à Damont.

— Mademoiselle, dit Bedel, avec tous nos regrets...

Ils sortirent.

— Curieux, dit Damont. Je suis certain qu'elle avait les cheveux de sa mère.

Bedel inclina la tête.

— Et l'arrivée de ce type l'a paralysée. Pourquoi ?

— Les raisons du cœur, dit l'inspecteur principal... On est bons pour demander l'autopsie et pour passer quelques jours dans ce pays.

Edmond les suivait du regard. Il les vit monter à bord d'une voiture noire.

— Ils s'en vont, dit-il.

Denise, à la limite de l'évanouissement, souriait toujours. Des pensées rapides, désordonnées, sillonnaient son esprit. Quarante-huit heures, une semaine, quinze jours, la vie entière. Une chanson d'Édith Piaf : « Mon Dieu, mon Dieu, gardez-le-moi encore un peu. Un jour, deux jours... ».

Elle ouvrit les yeux. Il était là et lui souriait.

— Vraiment des flics !

Il vint à elle, posa une main sur son épaule et la serra doucement.

— Je me suis demandé..., dit-il.

Denise avait refermé les yeux. Un jour elle serait obligée de les ouvrir brutalement.

— Je suis content d'être venu. Ils seraient restés plus longtemps. Ce sont des emm...

Ce qui était bon, pensait-elle, c'était qu'il rendait ces jours à venir possibles. Il leur enlevait toute emphase. Il fallait que la vie soit ainsi, normale, prosaïque. Même s'il ne leur restait que deux jours, huit jours, quinze jours.

— Nous allons faire une balade, dit-il. Je connais un joli petit restaurant...

Docile elle défaisait son tablier. Il ferma les volets de la fenêtre, poussa les verrous de la porte. Il n'avait plus la moindre arrière-pensée.

— Edmond ?

Il lui sourit.

— Tu n'as pas achevé ta phrase. Que t'étais-tu demandé ?

Il eut un geste insouciant.
— Rien. Absolument rien.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT,
126, AV. DE FONTAINEBLEAU,
KREMLIN-BICÊTRE (SEINE)
Dépôt légal : 2^e trimestre 1963
IMPRIMÉ EN FRANCE
PUBLICATION MENSUELLE

1 Expression locale : chiffons.